HISTOIRE

DE

L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE.



HISTOIRE

DE

L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE.

OUVRAGES RÉCEMMENT PUBLIÉS

PAR JEAN-HENRI HEITZ,

IMPRIMEUR-LIBRAIRE, RUE DE L'OUTRE N. 3,

A STRASBOURG.

Lettres à Bettina sur la Religion. Ouvrage posthume de C. Th. Pfeffel, traduit de l'Allemand par J. Willm, Professeur au Gymnase protestant de Strasbourg. in-12. br. 2 fr.

L'Alsace. Nouvelle description historique et topographique des deux Départements du Rhin par J. F. Aufschlager. Accompagnée de quatre vues dessinées d'après nature et gravées à l'eau forte par Helmsdorf, et de huit cartes et plans lithographiés, exécutés par Günther. En 2 Vol. in-8.° 12 fr. sur papier vélin satiné 18 fr.

Le Pasteur Oberlin ou le Ban-de-la-Roche. Souvenir d'Alsace de M.elle Félicie T*** publié par M.r Am. T.*** in-12. br. avec une lith. 1 fr. 25 c.

Topographie abrégée de l'Alsace, suivie d'un précis de l'histoire de ce pays par A. G. Strobel. in-8.° br. 1 fr. 20 c.

La vie de Jésus-Christ, présentée à la jeunesse chrétienne en forme de récits et avec des figures, traduite de l'allemand de M.r Edel, pasteur. in-12. cart. 1 fr. 50

Jérémie, traduit sur le texte original accompagné de notes explicatives, historiques et critiques, par J. G. Dahler, Docteur en théologie et Professeur d'exégèse à la faculté de Théologie et au Séminaire protestant établis à Strasbourg. in-8.° br. 4 fr.

Cours élémentaire de Thèmes à traduire de l'allemand en français. in-12. br. 60 c.

Élémens de Géographie moderne par J. F. Lamp, Professeur d'histoire et de géographie. in-12. br. 1 fr. 50 c.

Petit tableau de Strasbourg, ou notices topographiques et historiques sur cette ville par J. F. Aufschlager. 2.e édition. br. 50 c.

Lectures françaises instructives et amusantes, à l'usage de la jeunesse, par J. F. Aufschlager. 3.e édition, revue et corrigée; in-8.° 1 fr. 50 c.

Principes de la grammaire française à l'usage des allemands; par J. F. Aufschlager. 2.e édition, revue et augmentée; in-8.° 1 fr. 60 c.

Entretiens propres à familiariser les enfans avec le langage de la conversation française; suivis de l'explication des mots. in-12. br. 60 c.

(Le Catalogue des livres de fonds et autres de la dite librairie se distribue gratis.)



Gutenberg.

Beyer, del. *M. F. Boehm lith.*

HISTOIRE
DE
L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE

POUR SERVIR DE DÉFENSE A LA VILLE DE STRASBOURG

CONTRE LES PRÉTENTIONS DE HARLEM,

PAR J. F. LICHTENBERGER,

PROFESSEUR ÉMÉRITE AU GYMNASE PROTESTANT DE STRASBOURG.

AVEC UNE PRÉFACE

DE M. J. G. SCHWEIGHÆUSER,

PROFESSEUR A L'ACADÉMIE DE STRASBOURG, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT.

ACCOMPAGNÉE D'UN PORTRAIT DE GUTENBERG ET DE HUIT PLANCHES ORIGINALES
GRAVÉES SUR BOIS.

STRASBOURG,
JEAN-HENRI HEITZ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR;
PARIS,
ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD, LIBRAIRE.

1825.

PRÉFACE.

M. Lichtenberger, vieillard vénérable, connu depuis long-temps, par un excellent ouvrage intitulé: *Initia Typographica*, comme l'un des écrivains les plus profonds sur l'origine de l'imprimerie, offre aujourd'hui au monde savant un nouvel essai destiné à éclaircir de plus en plus cette partie si difficile de l'histoire littéraire. Le point qu'il y traite le plus spécialement est du plus haut intérèt pour notre patrie en particulier. Il s'agit de réfuter une tradition considérée pendant long-temps comme ne méritant qu'une bien faible attention; mais à laquelle on a cherché depuis quelques années à donner une nouvelle importance, et qui tend à enlever à notre pays la gloire de cette invention dont elle attribue tout l'honneur à la Hollande.

Les premiers commencemens de l'imprimerie ont été cachés à dessein par les inventeurs eux-mêmes,

qui ne travaillaient qu'à l'ombre du mystère, et les auteurs contemporains, incapables de pressentir les résultats de cet art merveilleux, n'en ont point noté l'origine et les progrès avec une exactitude suffisante. Il parut en conséquence, dès l'instant où ces résultats se manifestèrent dans leur éclat naissant, des opinions et des versions contradictoires sur l'origine d'une invention dont la réussite avait exigé un grand nombre d'essais préparatoires et dont le perfectionnement ne pouvait se développer que peu à peu.

Les villes de Strasbourg et de Mayence se disputèrent l'honneur d'avoir donné naissance à l'imprimerie. La première faisait valoir les témoignages historiques les plus dignes de foi; la seconde des livres imprimés à une époque plus ancienne avec des apostilles contenant des dates certaines. Un petit nombre d'auteurs seulement, que l'opinion générale accusait d'être induits en erreur par un patriotisme mal entendu, s'appuyant sur des données suspectes ou trop récentes pour faire autorité, réclamaient pour d'autres pays et spécialement pour la ville de Harlem.

Enfin on découvrit dans notre ville les pièces originales d'un procès qui avait eu lieu, en 1439, entre l'inventeur Gutenberg, né à Mayence, mais résidant à Strasbourg, et les héritiers de son principal collaborateur. Cette découverte semblait avoir décidé la

question, en prouvant que Strasbourg était le véritable berceau de l'imprimerie, et que cet art n'avait été que perfectionné à Mayence. Tous les faits énoncés dans les actes du procès venaient à l'appui de cette opinion. Ils établissent que l'affaire a été jugée par notre sénat en 1439 : ainsi une année avant l'époque où l'on avait placé jusqu'alors l'origine de l'imprimerie ; il y est question d'essais qui auraient été faits ici trois années auparavant, de formes, susceptibles d'être décomposées, placées dans des presses, d'achat de métal et d'entreprises qui donnaient lieu à de grandes espérances. Notre célèbre *Schœpflin* est le premier qui ait publié ces pièces importantes. Il les prit pour bases de recherches nouvelles très-approfondies, et les travaux ultérieurs de plusieurs savants, parmi lesquels nos compatriotes *Oberlin* et *Lichtenberger* occupent un rang distingué, vinrent confirmer encore les résultats auxquels il était arrivé. On a même vu les plus proches voisins de la Hollande désapprouver les efforts qu'a faits le savant Meermann pour accréditer la tradition de Harlem, dont lui-même avait reconnu auparavant le peu de fondement.

Mais en 1816 la société des lettres de Harlem, couronna un ouvrage, publié trois ans plus tard, qui, au grand étonnement du monde savant, cherche non seulement à justifier cette tradition, mais fait même

remonter l'origine de la prétendue invention due à la ville de Harlem à l'an 1423. Cette ville ne mettant aucun doute dans la véracité d'une assertion aussi flatteuse pour elle, célébra en conséquence le 10 Juillet 1823 une fête séculaire. Plusieurs écrits périodiques, et ceux même de notre ville, répandirent alors cette nouvelle sans la réfuter. Des écrivains de différentes nations, mieux instruits des difficultés dont cette question est environnée, renouvelèrent la discussion en différens sens.

Tel est l'état des choses au moment où M. Lichtenberger, qui, dans ses *Initia Typographica* avait déjà examiné à fond et apprécié à leur juste valeur les prétentions de Harlem, entre de nouveau en lice. Guidé par un sentiment patriotique, mais en même temps par un grand esprit de justice, il vient réclamer et combattre, malgré son grand âge, pour Strasbourg et pour Mayence avec toute la force que donne l'intime conviction de la vérité.

La scrupuleuse impartialité avec laquelle il accorde à notre rivale tous les avantages que lui assurent des témoignages tant soit peu admissibles, tandis qu'il n'accorde à sa ville natale que les droits appuyés sur des actes irrécusables ou sur les vraisemblances les plus éminentes qui en résultent, et l'exactitude avec laquelle il appuie toutes ses assertions des preuves et des allégations les plus dignes de foi, donnent déjà

d'avance l'idée la plus avantageuse de la justesse de sa décision. Le soin qu'il prend de suivre, dans ses détours les plus subtils, l'ouvrage couronné par la société de Harlem, la manière dont il réfute cet ouvrage et dont il en fait voir le peu de solidité assurent de nouveau le triomphe de notre cause.

C'est avec les sentimens de la plus vive reconnaissance que chaque Alsacien doit accueillir cet ouvrage. Tout en avouant avec l'auteur que le premier inventeur ne nous appartient pas par sa naissance, mais seulement pour avoir résidé dans notre ville, n'avons nous pas sujet de nous glorifier de ce qu'un art, qui, pour pouvoir naître, se développer et exercer son heureuse influence, avait besoin que son berceau fut environné de toutes les ressources de l'industrie et de toutes les lumières de la civilisation, a rencontré parmi nous ces avantages portés au plus haut point? Si nous considérons encore qu'à l'époque même où se préparait dans nos murs cette invention, destinée à fonder une ère nouvelle dans l'histoire de l'esprit humain, on y achevait la tour de notre belle cathédrale, de ce monument qui honore les siècles auxquels la construction en est due et surpasse tous les autres chefs-d'œuvre du même genre; si nous nous souvenons que l'art si noble de la propagation des lumières n'a cessé de fleurir parmi nous, et que peu de temps après sa naissance notre pays vit briller dans

son sein des orateurs éloquents, des écrivains distingués et même les premières sociétés littéraires de l'Europe, nous ne pourrons qu'être pénétrés d'une douce et vive jouissance. Que ce sentiment nous excite, et pour le présent et pour l'avenir, à vouer tous nos efforts au bien-être et à la gloire d'une patrie, qui, au commencement de cette nouvelle époque de la civilisation, a, sous plus d'un rapport, ouvert aux autres nations la carrière des sciences et des arts, et qui n'a point cessé depuis de produire de dignes soutiens de cette antique illustration.

J. G. Schweighæuser.

HISTOIRE

DE L'INVENTION DE L'IMPRIMERIE.

L'INVENTION de l'imprimerie ne peut-être attribuée aux *Chinois*, dont l'écriture n'est point composée de lettres détachées, mais de signes qui représentent des mots entiers et qui sont gravés sur des planches de bois. L'erreur que quelques écrivains ont commise en plaçant en *Italie* le berceau de l'imprimerie résulte des paroles d'*Omnibonus* dont il n'avaient pas saisi le sens [1]). Ce grammairien avait fait à Venise en 1471, l'éloge de l'art de *Nicolas Jenson*, français, qui y avait imprimé le *Quintilianus* avec de très-beaux caractères appelés *Vénitiens*. *Jean de Spire* premier imprimeur à Venise ne s'y était établi qu'un an avant Jenson [2]). C'est par une erreur semblable que *Manni* a regardé, à Florence en 1761, comme inventeurs de l'imprimerie les premiers imprimeurs de cette ville *Cennini*, père et fils, qui ont indiqué leur procédé en disant qu'ils se servaient de *caractères de fonte dont ils avaient*

1) MEERMANN, *Origines Typographicœ*, *Hagœ-Comitum*, 1765. p. 17.

2) CHEVILLIER, *Origine de l'imprimerie de Paris.* Paris 1694. p. 60 sq.

d'abord gravé la forme sur l'acier[1]), c'est-à-dire, sur les poinçons d'acier pour frapper les matrices de cuivre ; ce qui est plus clair que l'explication qu'on trouve dans le *Catholicon* de la manière dont il fut imprimé : *imprimé à Mayence en* 1460 *par un accord merveilleux des patrons et des formes.* L'opinion la plus singulière sur ce sujet est celle que M. *Des-Roches* a émise à Bruxelles en 1777[2]). Ce savant veut faire passer pour inventeur de l'art d'imprimer le violon brabançon *Louis van Vaelbeke*, mort environ l'an 1312. Nous ferons voir dans la suite combien ses raisonnemens sont peu solides.

Le premier inventeur de l'imprimerie est le gentilhomme *Jean Gensfleisch de Sulgeloch*, appelé *Gutenberg*, du nom de sa demeure à Mayence[3]). Les nobles de Gutenberg avaient tiré leur nom de famille *Sulgeloch* ou *Sorgenloch* d'une seigneurie dans le district de Mayence, et celui de *Gensfleisch* d'une maison qui y était située[4]). Ce Gutenberg est probablement le même que *Jean* (*Henne*) *Gensfleisch*, qui, en 1424, écrivit de Strasbourg à sa sœur *Berthe*

---

1) Breitkopf, *über die Erfindungs-Geschichte der Buchdruckerkunst*, Leipzig 1779. p. 7.

2) Ibidem. p. 21 et 35 sq.

3) Wimphfling dans le *Catal. Episcop. Argent.* 1508. N.° 77, l'appelle la maison *boni montis.* Dans les anciens documens le nom de notre inventeur est écrit *Gutenberg* ou *Gudenberg.* Trithême le nomme tantôt *Gutenberg*, tantôt *Guttenberg*; Meermann T. II. p. 102 et 128. La dernière orthographe a été adoptée par plusieurs auteurs modernes.

4) Wurdwein indique la cause de toutes ces dénominations dans la *Bibliotheca Moguntina*, *Augustæ Vindel.* 1787, p. 36 sq. V. aussi Kœhlers *Ehrenrettung Joh. Guttenbergs. Leipzig* 1741. p. 9 et 66, à la lettre X et Y.

à Mayence[1]). *Jean* (*Henchin*) *Gutenberg* n'était point à Mayence en 1430[2]). Depuis 1434 jusqu'en 1444, il séjourna à Strasbourg[3]) et demeurait devant la Porte-Blanche, près du couvent St.-Arbogaste sur l'Ill[4]), en qualité de simple habitant (*Hintersass*[5]).

Ce fut à Strasbourg que Gutenberg inventa l'art d'imprimer avec des *caractères mobiles*, exerçant en outre celui de polir des pierres précieuses et des glaces de miroir. Après avoir communiqué l'art de polir à *André Drizehn*, à *Jean Riff* et à *André Heilmann*, il leur révéla aussi le secret de l'imprimerie, pour lequel chacun d'eux promit de lui payer, à termes fixes, une somme de 125 florins. En conséquence, ils convinrent de passer un contrat de société pour cinq ans, portant, que le secret, les outils et les ouvrages faits resteraient aux survivans, si l'un des associés venait à mourir dans cet intervalle, et qu'après l'expiration des cinq années, les premiers seraient tenus de payer 100 florins aux héritiers du défunt[6]). Cependant les signatures n'étaient point encore apposées à ce contrat, lorsque *Drizehn* mourut, vers la fin de l'année 1438, devant encore 85 florins, des 125

---

1) Fischer, Essai sur les monumens typographiques de *Jean Gutenberg*, Mayence 1802, p. 23.

2) V. *Erzbischofs Conrad* III. *Vergleich zwischen dem Adel und den Bürgern zu Mainz* 1430, dans *Köhler*, p. 70.

3) Selon les documens dans les *Schœpflini Vindiciæ Typograph. Argent.* 1760, p. 3—40.

4) Interrogatoire de 1439 dans *Schœpflin*, *l. c.*, p. 7 et 9. Le couvent St.-Arbogaste reçut dans la suite le nom de *montagne verte*.

5) C'est ainsi que le qualifie le jugement du sénat de 1439, dans *Schœpflin*, *l. c.*, p. 21.

6) *Ibidem*, p. 22 et 7.

1*

qui étaient promis à Gutenberg. *George* et *Nicolas Drizehn* demandèrent alors, que Gutenberg les reçut comme associés à la place de leur frère, ou qu'il leur rendît l'argent qu'il avait avancé.

Le sénat de Strasbourg fit pour cette raison une enquête, en 1439, et arrêta le 12 Décembre de la même année[1]), que leur contrat serait exécuté, si Gutenberg, Riff et Heilmann pouvaient affirmer par serment, qu'il était réellement conforme à la minute non signée; en outre, que Gutenberg n'aurait à remettre que 15 fl. aux héritiers de Drizehn, au lieu des 100 fl. stipulés dans le contrat, s'il pouvait attester qu'il n'avait point encore reçu de ce dernier les autres 85 fl.[1]). Gutenberg, Riff et Heilmann prêtèrent le serment qu'on leur avait prescrit.

Dans cet interrogatoire de 1439, le domestique de Gutenberg, *Laurent Beildeck* et d'autres témoins, déposèrent qu'*André Drizehn* avait laissé quatre pièces dans la presse que *Conrad Saspach* avait faite, et qu'après la mort d'*A. Drizehn*, Gutenberg avait fait prier *Nicolas Drizehn*, par son domestique, de ne montrer la presse à personne, mais d'ouvrir la forme, pourvue de deux vis, pour décomposer ainsi les pièces, afin que personne n'en put deviner l'usage[2]). Il est évident que ces pièces étaient composées de lettres *mobiles*, comme nous le verrons ci-après.

La société, formée, en 1438, pour cinq années, fut dissoute en 1443, et il est prouvé que Gutenberg séjourna à Strasbourg jusqu'au mois de Mars 1444[3]). Comme le défunt *Drizehn* avait dit qu'avant l'expira-

1) Interrogatoire de 1439 dans *Schœpflin*, p. 23.

2) *Ibidem*, p. 6 et 8.

3) Interrogatoire, p. 40.

tion d'une année, ils auraient terminé un ouvrage, dont la vente leur procurerait beaucoup d'argent[1]), il est très-probable que Gutenberg, avec son activité accoutumée, a produit plusieurs petits imprimés, sans doute très-imparfaits, pendant les six années suivantes de son séjour à Strasbourg. Il est incertain en quelle année il retourna dans sa ville natale.

Gutenberg dressa un contrat de société, en 1450, avec *Jean Faust* ou *Fust*, en vertu duquel celui-ci s'obligea de lui avancer une somme de 800 florins, à six pour cent d'intérêt, pour l'achat et la préparation des instrumens nécessaires à l'impression; ces instrumens devaient aussi servir de gage à la sûreté du créancier. *Faust* promit en outre, d'avancer 300 florins par an pour payer les ouvriers, le loyer, le parchemin, le papier, l'encre etc.[2]). On voit ainsi que *Gutenberg* avait déjà donné antérieurement quelques preuves de son art. Bientôt après, *Pierre Schoeffer* ou *Schaeffer* (*Opilio*) de *Gernsheim* sur le Rhin, dans l'archevêché de Mayence, arriva dans cette dernière ville, après avoir été à Paris, en 1449, où il s'était occupé à copier des livres[3]). C'est lui qui contribua le plus au perfectionnement de l'art. Le docte abbé *Trithême de Würzbourg*[4]) écrivait, en 1514, que *Gutenberg* et *Faust*, après avoir fait usage de planches de bois, inventèrent les *matrices*, au moyen desquelles ils fondirent des caractères mobiles, et

1) *Ibidem*, p. 5 et 13.

2) *Instrument d'Helmasperger*, 1455, dans *Schwarz*, *Docum. de orig. Typogr. Altorfii* 1740, p. I, p. 9 sq.

3) SCHŒPFLIN, *Vind. Typogr.*, p. 31.

4) Dans les *Annalibus Hirsaugiensibus*, t. II, *ad An.* 1450.

commencèrent l'impression d'une *Bible*, ce qui leur causa de grandes difficultés; mais que *Pierre Schæffer* facilita l'art de fondre des caractères, et qu'il le porta au degré de perfection où il se trouvait alors (en 1514); *Trithême* prétendait l'avoir entendu de la bouche de *Schæffer* lui-même, trente années auparavant. *Schæffer* obtint, pour récompense, la fille unique de *Faust* en mariage. *Trithême* ajoute, que les trois premiers inventeurs de l'imprimerie, *Gutenberg*, *Faust* et *Schæffer* avaient demeuré dans la maison dite *zum Jungen*.

L'impression de la bible dont nous venons de parler étant presque terminée, Faust qui, dans ces entrefaites, avait encore avancé 800 florins à Gutenberg, lui redemanda, en 1455, la somme totale, qui, avec les intérêts, montait à 2020 florins. Les juges de Mayence prononcèrent, à cette occasion, le jugement suivant: que, si le compte rendu par Gutenberg prouvait qu'il avait reçu de Faust au-delà de 800 florins, sans les avoir employés à l'utilité commune, il devait les restituer à Faust, et que si ce dernier pouvait attester par serment ou d'une autre manière valable, qu'il avait lui-même emprunté cet argent, Gutenberg serait tenu à lui payer aussi les intérêts. Faust prêta ce serment, le 6 Novembre 1455[1]), et Gutenberg, qui, avant la vente de la Bible, ne pouvait satisfaire son créancier Faust, fut obligé de lui abandonner l'imprimerie qui avait été mise en gage. L'impression de la Bible fut alors achevée par Faust et Schæffer, sans y joindre cependant leurs noms, le lieu et l'année de l'impression : car ils n'osaient se nommer seuls et omettre

1) Instrument d'*Helmasperger*, dans *Schwarz*, t. I, p. 8, 9, 11.

Gutenberg. Cette *Bible* latine est imprimée avec les mêmes caractères dont s'est servi *Pierre Schæffer* pour imprimer le *Donat* (*rudiment*), auquel il a ajouté son nom [1]). Un exemplaire de cette *Bible*, enluminée à Mayence en 1456, a été remis [2]) à la bibliothèque royale de Paris, en 1792.

En 1457, Faust et Schæffer achevèrent le bel antiphonier, appelé *Psalterium*, le premier livre où le nom de l'imprimeur, le lieu et l'année de l'impression aient été indiqués. Il parut in-folio, imprimé sur parchemin. On n'en a que très-peu d'exemplaires, et le nombre des feuillets varie dès l'origine. Le plus bel exemplaire, qui est de 175 feuillets, se trouve à la bibliothèque impériale de *Vienne*. On n'a plus celui de *Mayence*, dont l'évêque suffragant *Wurdtwein* [3]) a donné la description; il était d'abord dans l'église cathédrale, et avait été placé ensuite à la bibliothèque de l'électeur; il avait également 175 feuillets. L'exemplaire de la bibliothèque royale de *Paris*, composé de 175 feuillets, dont six manquent, et qui a été décrit par M. *De Boze*, en 1741 [4]), avait été apporté, peu de tems auparavant, de l'église *St.-Victor* de Mayence. Le bel exemplaire à la bibliothèque royale de *Londre*, sen 138 feuillets, avait été d'abord à la bibliothèque de *Gœttingue*. Celui du Mylord *Spencer* à Londres en 143 feuillets, a été acheté, en 1798, pour la somme de 3000 florins, de l'abbaye *Roth*, aux en-

---

1) Fischer, *Typograph. Seltenheiten*, Mayence 1800, VIe livraison, p. 9 et 11. Lambinet, t. I, p. 104 sq.

2) Fischer, Essai sur les monumens typogr. de *Gutenberg*, p. 75 sq.

3) *Bibliotheca Moguntina*, p. 57 sq.

4) Dans les Mémoires de l'académie des Inscriptions et belles-lettres, t. XIV, p. 254 sq.

virons de Memmingue[1]). L'exemplaire qu'on voit à la bibliothèque royale de *Dresde*, avait d'abord été à *Freiberg;* il est très-incomplet et usé. Faust et Schæffer publièrent, en 1459, une seconde édition de ce *Psalterium* et l'ouvrage intitulé : *Durandi Rationale divinorum officiorum.*

Cependant Gutenberg établit une seconde imprimerie à *Mayence;* le *D.r Conrad Humbracht*, syndic, en fournit les frais et en eut la propriété[2]). C'est ainsi qu'il y eut deux imprimeries à Mayence, en 1458, celle de *Gutenberg* et celle de *Faust*, comme l'a remarqué, en 1474, le savant imprimeur *De Lignamine* à Rome[3]). Gutenberg dit lui-même dans un acte de 1459, qu'il a déjà imprimé des livres, et qu'il en imprimera encore par la suite. En 1460 il mit au jour le grand *Dictionnaire* latin, in-folio, intitulé *Catholicon*, sans y apposer cependant son nom; au reste *Meermann* a prouvé, et il est généralement reconnu aujourd'hui, que *Gutenberg* est l'imprimeur de cet ouvrage[4]). Dans la même année, 1460, Faust et Schæffer imprimèrent les *Constitutiones Clementis* V, et, en 1462, la seconde *Bible* latine qui est très-belle. Mais dès la fin du mois d'Octobre 1462, l'activité de ces imprimeries fut interrompue, lorsqu'*Adolphe de Nassau*, opposé à l'archevêque légitime *Diether d'Isenbourg*, surprit Mayence par la trahison des deux

---

1) Lambinet, Origine de l'imprimerie, t. I, p. 161.

2) *Conr. Humbrachts Revers*, 1468, *in* Kœhlers *Ehrenrettung Gutenbergs*, p. 101.

3) *In Chronico SS. Pontiff. et Imperatorum*, dans *Meermann*, t. II, p. 117.

4) Meermanm, t. II, p. 96, *Initia typographica. Argent.* 1811, p. 37. Lambinet, t. I, p. 182.

bourguemestres; la ville fut pillée et saccagée et beaucoup de sang fut répandu[1]). Ce ne fut qu'en 1465 que Faust donna de nouvelles preuves de son activité, en faisant paraître les *Offices de Cicéron* et au mois de Décembre le *L. VI. Decretalium*. Au mois de Février 1466, il publia une seconde édition des *Offices de Cicéron*, et entreprit peu après un voyage à Paris, où il mourut, probablement de la peste[2]). Dès l'an 1467, le seul nom de *Schœffer* se trouve sur les ouvrages de son imprimerie.

En 1465, *Gutenberg* fut reçu par l'archevêque *Adolphe*, au nombre des Gentilshommes de sa cour et obtint une pension annuelle[3]). Il paraît certain, que le 24 Février 1468 il n'existait plus, puisqu'à cette époque son imprimerie fut livrée au *D.r Conrad Humbracht* ou *Humery*, dont elle était la propriété[4]). Si Gutenberg avait encore existé au mois de Novembre 1467, il faudrait qu'il eût confié la direction de son imprimerie à *Henri Bechtermünze*, qui commença à *Eltwil* ou *Elfeld* au Rhingau, résidence de l'archevêque[5]), l'impression d'un *Dictionnaire latin-allemand*, extrait du *Catholicon* et avec les mêmes caractères. Cette entreprise fut achevée après sa mort, par *Nicolas Bechtermünze*, son frère, le 4 Novembre 1467. En 1469, il y imprima la

---

1) Trithême dans les *gestis Friderici Palatini Victoriosi;* voyez *Schelhorn*, *Amœnitates litterariæ*, t. VII, p. 287 sq. *Ignaz Schmidt*, *Geschichte der Deutschen*, t. IV, p. 256.

2) Schöpflin, *Vind. Typograph.*, p. 61.

3) Kœhler, *Ehrenrettung Guttenbergs*, p. 100.

4) *Ibidem*, p. 101.

5) Fischer, *typographische Seltenheiten*, I. livrais., p. 60 sq. III. livr., tab. 1. IV. livr., p. 30. Lambinet, t. 1, p. 189 sq.

seconde édition de ce Dictionnaire avec les mêmes caractères; en 1472, la troisième et enfin la quatrième en 1477. Il paraît de là que *Bechtermünze* avait acheté l'imprimerie du *D.r Humbracht.*

Ce que *Pierre Schæffer* n'osait dire ouvertement du vivant de *Jean Gutenberg* et de *Jean Faust*, par égard pour eux, il l'a dit après leur mort dans les vers qu'il imprima à la suite des *Institutiones Justiniani*, où il assure qu'en effet *Jean Gutenberg* et *Faust* avaient été les premiers imprimeurs (*proto-caragmatici*), mais que lui, *Pierre Schæffer*, les avait surpassés dans l'art de fondre les caractères; c'est ainsi, ajoute-il, que St.-Pierre, se rendant avec St.-Jean auprès du tombeau de leur Maître, fut devancé d'abord par son condisciple et entra néanmoins le premier dans le sépulcre. St.-Jean, 20, 3—8. Pierre Schæffer répéta ces vers, non seulement dans la seconde édition des *Institut. Justiniani*, en 1472, mais aussi dans les *Décrétales* de Grégoire IX, en 1473, sans éprouver la moindre contradiction de la part des Hollandais ou des citoyens de Harlem.

Ces vers que *Schwarz* a très-bien expliqués dans les *Docum. de origine Typographiæ*, P. III, p. 19, sont ainsi conçus :

Quos genuit ambos urbs Moguntina Johannes
Librorum insignes proto-caragmaticos
Cum quibus optatum Petrus *venit ad poliandrum*[1])
Cursu posterior, introëundo prior,
Quippe quibus præstat sculpendi[2]) *lege fagitus*
A solo dante lumen et ingenium.

---

1) Le mot grec *polyandrion* désigne un sépulcre.

2) Nous avons prouvé dans les *Initia Typographica*, p. 93 sq. que *sculpendi* signifie autant que *fundendi*, fondre des caractères.

On conçoit facilement, en exposant de cette manière la véritable origine de l'imprimerie, pourquoi, dans le premier siècle de cet art, tous les écrivains, non seulement les Allemands, mais aussi les Français, les Italiens, les Anglais, les Espagnols et les Hollandais eux-mêmes, excepté quelques-uns qui, par erreur, déposaient en faveur de l'Italie, ont pu attribuer unanimement l'invention de cet art à l'Allemagne. *Meermann* a rapporté, dans la II.e part. de son ouvrage, les propres expressions de plus de 50 de ces témoignages en faveur de l'Allemagne; parmi les Hollandais on remarque ceux de la grande *Chronique de Hollande*, appelée *De divisie Chronyk*, imprimée à Leyde, en 1517, ceux du célèbre *Erasme* de Rotterdam, d'*Adrien de Baarlande* en Zélande, professeur à Louvain en 1532, et ceux du savant imprimeur *Badius Ascensius*, né en Brabant et établi à Paris en 1499. Les anciens historiographes hollandais observent un silence complet à l'égard de la prétendue invention de l'imprimerie à *Harlem*. La Chronique imprimée à *Goude* en 1478, le *Magnum Chronicon Belgicum* jusqu'en 1474, les Annales belgiques d'*Ægidius de Roya* jusqu'en 1479, et *Reineri Snoyi res Batavicæ* jusqu'en 1517 la passent également sous silence. *Jean Veldener* lui-même, qui a publié à Kuilenbourg, en 1483, une nouvelle édition de l'ouvrage hollandais intitulé : *Miroir du salut*, avec les mêmes figures que celles de la première édition que *Junius* avait attribuée à *Coster*, y fait aussi peu mention de Coster que dans la *Chronique hollandaise* imprimée à *Utrecht* en 1480, comme *Meermann* l'a déjà observé dans la I.re part. de son ouvrage, p. 68. Les deux premiers imprimeurs de *Harlem*, *Jean*, *fils* d'*André* et *Jacques Bellaert*, de 1483 à 1486, ne disent absolument

rien de l'invention de l'imprimerie dans leur ville, pour réfuter les hautes prétentions que Gutenberg, Faust et Schæffer de Mayence faisaint depuis 1457, comme nous le verrons par la suite. Depuis 1487 jusqu'en 1561, il n'y eut pas même d'imprimerie à Harlem et ce ne fut qu'alors que Koornhert y en établit une nouvelle, selon le propre aveu de Meermann, p. 148 et de M. Koning, p. 84.

TRADITIONS DE HARLEM.

Le savant *Thierri Koornhert*, né à Amsterdam, est le premier qui osa publier, dans une dédicace hollandaise, adressée au sénat de Harlem en 1561, une tradition qui circulait dans cette ville, prétendant que l'art d'imprimer y avait été inventé. Ce ne fut qu'en 1628, que *Scriver* de Harlem mit au jour le fragment d'un écrit, sans date, de *Jean van Zuyren*[1]), bourguemestre de cette ville, mort en 1591, qui avait pour titre : *De la première et de la véritable invention de l'imprimerie, inouïe jusqu'à présent*[2]). *Scriver* avance qu'il a reçu d'un ami, qu'il ne nomme même pas, ce fragment qui n'est que la dédicace de l'écrit mentionné, adressée à un *anonyme;* l'écrit lui-même, dit-il, et les preuves qu'il contenait se sont perdus. C'était sans doute le fragment d'un manuscrit : car si un écrit, aussi important aux citoyens

---

1) Meermann, p. 148, et M. Koning, p. 84, considèrent ce *van Zuyren*, comme associé de *Koornhert*. Mais *Scriver* lui attribue une imprimerie différente de celle de *Koornhert*, dans *Wolf, Mon. typogr.*, t. I, p. 397.

2) Dans le *Lorbeerkranz für Koster*, dans *Wolf*, *Monumenta typogr. Hamburgi* 1740, t. I, p. 245 sq.

de Harlem, avait été terminé et imprimé entre les années 1549 et 1561, comme M. Koning, p. 119, le prétend, comment aurait-il pu se perdre à Harlem même? *Koornhert* et *Junius* ne se seraient-ils pas appuyés sur la preuve fournie par ce bourguemestre?

Koornhert et *van Zuyren* n'indiquent point le nom de l'inventeur de Harlem; d'ailleurs ils disent qu'il n'a rien imprimé à Harlem, que cela ne s'est fait qu'à Mayence. *Koornhert* prétend que la ville de Mayence ne s'était acquis l'honneur de l'invention, que parcequ'elle avait été la première à faire connaître cet art. *Van Zuyren* dit: « qu'elle mérite « un grand éloge, puisqu'elle a fait connaître, la pre- « mière, l'imprimerie qu'elle avait reçue de *Har-* « *lem*[1]). » Il ne croyait donc pas que la première imprimerie de Mayence eut été enlevée à l'inventeur de Harlem, comme M. *Koning* le redit après *Junius*. Le Florentin *Louis Guicciardini*, qui séjournait à Anvers en 1567, parle aussi, dans sa description en italien des Pays-Bas, de la tradition de Harlem; il dit que l'inventeur (sans en indiquer le nom), est mort *avant d'avoir achevé et fait connaître son art*[2]), que son domestique s'est rendu ensuite à Mayence, où cet art a été consommé. *Guicciardini* ajoute, à la vérité, que quelques écrivains et d'autres monumens attestent la même chose, mais M. Koning lui-même ne peut citer d'autres auteurs

---

1) *Moguntina civitas, merito prœdicanda, olim hanc rem acceptam a nobis prima certe publici juris fecit*, dans *Meermann*, t. II, p. 191.

2) Meermann, t. II, p. 198, le rend par : *Auctore ante perfectam evulgatamque artem defuncto, hujus famulus, ut narrant, Moguntiam abiit.*

que Koornhert et van Zuyren, et d'autres monumens que les *pots à vin d'étain* (p. 57), qui doivent avoir été fondus du reste des types de *Coster*. Le judicieux *Guicciardini* n'ajoute que peu de foi à tout cela : « Je ne veux point décider, dit-il, ce qu'il « peut y avoir de vrai; j'ai cru devoir toucher la « chose, pour ne pas nuire à cette ville et à ce « pays. » Il aurait incontestablement adhéré à la tradition de ses voisins les Hollandais, s'il l'avait crue fondée.

Enfin le savant Hollandais *Adrien Junius* rapporta également, en 1575, la tradition de Harlem; il prétend que l'inventeur est *Laurent, fils de Jean*, surnommé *Coster* (marguillier), qui non seulement doit avoir imprimé l'ouvrage hollandais intitulé : *Miroir du salut*, au moyen de caractères de bois mobiles, mais aussi d'autres ouvrages avec des *caractères fondus* qui lui ont été enlevés avec toute l'imprimerie, en 1440, et qui ont été transportés à Mayence, probablement, ajoute-t-il, par *Jean Faust*. Mais *Scriver*, dans la *Couronne de laurier* pour Coster, en 1628, accuse *Jean Gutenberg* de ce vol, et se déchaîne violemment contre lui [1]).

Le récit invraisemblable de *Junius* et l'accusation évidemment injuste de *Gutenberg* et de *Faust* indignèrent même les savans de la France, impartiaux dans cette dispute. Dès l'an 1630, le célèbre littérateur *Gabriel Naudé* écrivit [2]) : « Bien que, « pour réfuter l'opinion de ces Messieurs des Pays- « Bas, il ne soit besoin que de nier cette tradition,

---

1) Dans Wolf, *Monum. typogr.*, t. I, p. 348 et 213.

2) Additions à l'histoire de Louis XI, dans Marchand, Histoire de l'imprimerie à la Haye, 1740. P. II. 71 et 75 sq.

« que Junius nous a donnée *gratuitement* et que « les autres ont suivie, j'examinerai néanmoins ce « que lui et les autres en ont dit. » Il termine en disant : « Il faut enfin avouer que l'impression a « commencé en Allemagne, et que, malgré toutes « les oppositions des Hollandais, on ne doit pas « frustrer cette grande et ingénieuse nation de ce « que lui accordent la raison et l'autorité de tous « les grands personnages qui vivaient du tems qu'elle « nous a fait connaître cette belle invention. » Monsieur *Chevillier*[1]), docteur et bibliothécaire de la Sorbonne écrivit en 1694 : « Tout ce que dit *Ju-* « *nius* a été inventé à Harlem, et n'a aucun fonde- « ment dans les anciens historiens qui ont écrit « avant lui.... Il n'y a personne, qui ne doive ho- « norer la mémoire de *Jean Gutenberg* et de *Faust*, « qui ont mis au jour, avec grande peine et « grande dépense, un des plus beaux de tous les « arts. Au contraire on la noircit, et on les accuse « de crime et de trahison. » — En 1775, *Mer-cier*[2]), abbé de *St.-Léger*, porta le jugement suivant sur le troisième jubilé de M. *Seitz*, en 1740: « Tous ceux qui ont écrit en faveur de Mayence, « sont en butte aux injures, aux mauvaises plaisante- « ries et aux fausses imputations de cet écrivain. Ce- « pendant M. *Seitz* ne fait que répéter les mauvais « raisonnemens de ceux, qui l'avaient devancé dans « la même carrière, et s'il se distingue d'eux, c'est « en enchérissant sur leurs méprises, auxquelles il « en ajoute de plus choquantes encore. »

Dans la Hollande même, le savant *Pierre Op-*

1) Origine de l'imprimerie de Paris, dans MARCHAND, P. II, p. 119.

2) Supplément à l'hist. de l'imprimerie de *Marchand*, Paris 1775, p. 171.

meer, mort à Delft en 1595, a écrit dans son ouvrage de chronographie, que l'art d'imprimer a été inventé à Mayence, en 1440[1]). M. *Wagenaar*, historiographe hollandais, ayant consulté M. Meermann relativement à cette affaire de Harlem, celui-ci lui répondit, en 1757[2]): « L'opinion de la découverte « de l'imprimerie par *Laurent Coster*, commence « de plus en plus à perdre son crédit et tout ce « que Seitz nous en raconte, n'est que pure supposition.... Comment *Faust*, qui l'avait appris de « Gutenberg, aurait-il été assez impudent pour imprimer, dans toutes les éditions publiées depuis « 1457, que l'imprimerie avait été inventée en Allemagne? Et si la chose avait été autrement, ne « se serait-il pas trouvé quelque imprimeur hollandais ou quelque auteur de chronique, qui aurait « réfuté cette prétention; mais non; la chronique « hollandaise, nommée vulgairement *De divisie chronyk*, même dans la première édition de 1517, « met l'impression, non dans le chapitre des découvertes nationales, mais des découvertes étrangères. »

Le témoignage de cette chronique hollandaise de 1517, ainsi que celui du célèbre *Erasme de Rotterdam* et d'autres Hollandais, enfin le silence complet des anciens historiographes de ce pays, relativement à l'invention de l'imprimerie à Harlem, invention que les écrivains de toutes les nations ont attribuée aux Allemands, sont les preuves les plus décisives contre les prétentions de Harlem depuis 1561. Le patriotisme ayant par la suite déterminé M. Meer-

---

1) Dans Wolf, *Monum typogr.*, t. I, p. 633 sq. et p. 332.

2) De la Serna Santander, Dictionnaire bibliograghique. Bruxelles 1805, t. I, p. 16.

mann à déployer tout son art, dans ses *Origines typographicæ* de 1765, pour donner un air de vraisemblance à la cause de Harlem, il n'a pu éluder autrement la preuve convaincante dont nous avons parlé, qu'en disant, p. 68 : « Les anciens écrivains n'ont « pas fait mention de l'art typographique à Harlem, « parcequ'il ne consistait que dans l'emploi de carac- « tères mobiles de bois. » Par cette futile défaite, M. Meermann est en contradiction non seulement avec l'exposé de Junius qu'il dit être infaillible, p. 57, mais même avec son propre principe. « Le propre de « l'art d'imprimer, dit-il, p. 33, consiste dans la mo- « bilité des caractères, et l'inventeur des types mo- « biles est le véritable inventeur de l'imprimerie. »

Mais cette seule preuve de M. Meermann, en faveur de Harlem, est détruite de suite par M. Koning. « Nous sommes intimement convaincus, dit-il dès « la première page, que le *Miroir* et d'autres ou- « vrages de *Coster* ont été imprimés avec des ca- « ractères mobiles de fonte. » C'est ainsi que M. Koning présente les prétentions de Harlem sans aucun détour et les prive de toute vraisemblance, en attribuant à *Coster* de Harlem, l'impression de *dix* ouvrages avec des caractères *de fonte*, et de sept avec des planches de bois, p. 76. Comment tous les auteurs et même les Hollandais auraient-ils pu passer sous silence, jusqu'en 1561, une imprimerie aussi active dans une des villes les plus considérables des Pays-Bas, pays si florissant par son commerce? Qui pourrait être satisfait du subterfuge de M. Koning, qui dit, p. 141 : « Qu'on ne peut « conclure du silence des écrivains qu'une chose « ne soit pas arrivée; que plusieurs écrivains con-

« temporains ont gardé un profond silence sur l'in-
« vention de l'imprimerie à Mayence. »

Rien ne pourrait atténuer cette grande preuve historique contre la prétendue invention et impression à Harlem que le témoignage, digne de foi, d'un écrivain contemporain, ou la découverte d'un ouvrage de Harlem où fussent indiqués la date de l'année et le nom de cette ville. Mais *Koornhert*, *van Zuyren* et *Guicciardini* rapportent, qu'on disait de leur temps à Harlem que l'inventeur anonyme n'y avait terminé aucun ouvrage; qu'importe alors ce qu'écrivit dans la suite *Junius* qui, s'appuyant sur une simple tradition, qu'il n'avait même reçue que de deux personnes, déjà mortes au moment où il écrivait, regarde *Laurent*, *fils de Jean* comme l'inventeur de l'imprimerie et lui attribue le *Miroir du salut*, dont la mauvaise impression indique la maladresse d'un premier imitateur de l'art en Hollande, mais non un véritable inventeur. Cette assertion serait juste, même dans le cas où l'on pourrait prouver que ce *Miroir* n'a pas été imprimé sur des planches de bois, ce qu'a pourtant cru l'impartial et judicieux M. *Daunou*, dans l'*Analyse des opinions*, p. 13. Nous serions donc fondés, sans examiner davantage l'exposé de *Junius* et le *Miroir* hollandais, à regarder l'invention à Harlem comme imaginaire.

Mais les opinions, émises par M. *Jacques Koning*, membre de la société des sciences à Harlem, dans un ouvrage intitulé: *Origine de l'imprimerie*, couronné par cette même société, en 1816, et publié à Amsterdam, en 1819, méritent notre attention, d'autant plus qu'elles ont porté la ville de Harlem à célébrer avec une grande pompe, le 10 Juillet 1823,

le quatrième *jubilé* de cette prétendue invention. Dès le commencement, M. Koning cherche à éblouir ses lecteurs par le *Miroir du Salut*, prétendant qu'il avait été imprimé à Harlem, en 1430, avec des caractères mobiles de fonte. Il affirme ensuite du ton le plus décisif que le récit de *Junius* est conforme à la vérité dans tous ses points, que c'est de planches de bois déjà connues que Gutenberg s'est servi à Strasbourg, et qu'il n'y a inventé que la *presse* pour l'y adapter. Selon le même auteur, *Faust* et *Schœffer* à Mayence, et *Trithême* n'ont attribué à cette ville qu'un simple perfectionnement des caractères de fonte inventés et employés à Harlem, et les *Donats* imprimés en Hollande, avant 1450, d'après la chronique de Cologne, ne l'auraient pas été avec des planches de bois, mais avec des caractères de fonte. M. Koning ajoute enfin que les premières éditions des ouvrages imprimés sur des planches de bois avec figures, ont paru à Harlem.

Nous allons faire voir le peu de fondement de ces opinions de M. Koning, après avoir remarqué que ce ne fut qu'au commencement du 17.e siècle, selon le jugement de *Meermann*, p. 69, qu'on plaça, contre l'ancienne maison de Coster à Harlem, un tableau en bois où était écrite, au-dessus du portrait de Coster, l'inscription suivante: *C'est ici que fut inventée l'imprimerie, en* 1440. *Meermann* dit, p. 244, que ce millésime fut changé dans la suite en celui de 1428 par la raison ridicule qu'allégua *Scriver*, en 1628, dans la Couronne de laurier[1]), disant que le rabbin *Joseph* rapporte, dans une chronique imprimée à Venise, en 1554, qu'il avait vu un livre *imprimé à Venise*,

1) Dans Wolf, *Monum. typogr.*, t. 1, p. 403 sq.

en 1428; mais il n'en indique ni le titre, ni le contenu. *Scriver* est assez bizarre pour vouloir faire passer ce livre pour le *Biblia pauperum* imprimé sur des planches de bois, mais sans indication du millésime, ni de l'endroit où il a paru, ni du nom de l'imprimeur.

DOCUMENT DE STRASBOURG DE 1439.

Ce document étant le plus ancien qui parlât de l'invention de l'imprimerie, nous montrerons d'abord la nullité des interprétations hasardées qu'en a données M. Koning. Ce document ne fût découvert qu'en 1745 [1]), et publié en 1760, par M. *Schœpflin* dans ses *Vindiciæ typographicæ*. Il contient l'*interrogatoire* prescrit par le sénat de Strasbourg, dans l'affaire de Gutenberg avec les deux frères et héritiers de son ancien associé *André Drizehn*. M. *Meermann* dit lui-même, p. 191: « Le célèbre *Schœpflin* a cru reconnaître les caractères *mobiles*, et « par conséquent la vraie typographie dans les dé- « positions des témoins de 1439. *Fournier* [2]), au « contraire, n'a voulu y voir qu'une impression avec « des planches de bois. Non seulement l'opinion de « *Schœpflin* m'a paru juste, mais elle l'a paru « également à des savans que j'ai consultés là dessus, « et elle peut être, en effet, rendue évidente par « deux raisons; d'abord, parceque Gutenberg fit « ouvrir la forme pourvue de deux vis, afin que « les colonnes imprimées se décomposassent, ce qui

---

1) Par l'archiviste de la ville Jean Henri *Barth*. Schœpflin, *Alsatia illustrata*, t. II. p. 347.

2) Observations sur les *Vindiciæ typographicæ*, p. 34 sq.

« n'aurait pas été le cas avec des planches fixes, « qui n'auraient pu que se séparer en ouvrant les « vis : or les caractères mobiles se détachèrent; en« suite, parceque Gutenberg ordonna de placer ces « pages décomposées *dans* la presse ou *dessus*, afin « que la chose restât secrète, ce qui n'aurait pu « avoir lieu avec des planches fixes : car si on les avait « placées *sur la presse*, elles auraient encore plus « sauté aux yeux que si elles y avaient été enfer« mées, et les mots entiers, gravés à l'envers, en « auraient trahi l'usage à tout esprit un peu éclairé. « Mais on pouvait placer partout des lettres déta« chées et sorties de la presse, puisque *la vraie ty« pographie était encore inconnue*[1]), et qu'ainsi « personne ne pouvait deviner facilement le secret « de l'art, qui consistait principalement à savoir bien « réunir les colonnes. Sans celà le rusé Gutenberg « n'aurait pas manqué d'ordonner à son domestique « de porter les petites colonnes dans sa maison ou « de les cacher quelque part dans celle de Drizehn. »

M. Koning a passé sous silence ces preuves incontestables, rapportées par *Meermann* et dit p. 98 : « Les écrivains les plus pénétrants[2]) ne voient que « des *planches de bois* dans les formes dont il est « fait mention dans les actes du procès de Stras« bourg. » Il donne à entendre, p. 104, que les dépositions des témoins de 1439 étaient obscures et

---

1) Ainsi la vraie typographie n'avait pas été inventée et mise en usage à Harlem en 1430, comme l'ont avancé *Meermann*, p. 79 et M. *Koning*, p. 165.

2) Ainsi M. *Koning*, qui a tant emprunté de *Meermann*, pour défendre la cause de Harlem, ne le met pas au nombre des écrivains *les plus pénétrants*.

susceptibles de différentes interprétations et il renvoie pour cet effet à M. *Lambinet, Origine de l'imprimerie*, t. I, p. 250—252. Mais celui-ci dit lui-même : « L'ensemble des dépositions des témoins « invite à croire que Gutenberg, qui avait expres- « sément recommandé de *rompre* les *quatre formes* « *retenues* par deux vis et d'en *disperser les carac-* « *tères*, de peur qu'on ne vît le secret de son mé- « canisme, taillait des caractères mobiles qu'il dis- « posait en pages ou colonnes. Tous les auteurs con- « temporains ont étayé et répandu cette opinion..... « Il paraît donc certain que Gutenberg a taillé en « bois des caractères mobiles. » M. Lambinet ajoute, à la vérité, que Gutenberg n'avait pu *seul* faire parvenir l'art à un parfait développement, dans les essais qu'il avait faits à Strasbourg et à Mayence. Celà même serait juste, qu'il ne pourrait en tirer la conclusion suivante : « On ne peut donc qu'avec in- « dulgence accorder à Gutenberg la découverte de la « mobilité des caractères à Strasbourg. »

Mais M. *Daunou*[1]) a dit avec beaucoup de justesse : « Les pièces du procès que Gutenberg « soutint à Strasbourg, en 1439, semblent nous « le représenter occupé de la fabrication et de « l'essai de certains types mobiles de bois, ou même « de métal; c'est au moins l'interprétation la plus « naturelle, quoiqu'en aient dit, après *Fournier*, « MM. *Lambinet* et *Fischer*. » Il est probable que Gutenberg a aussi fondu à Strasbourg des caractères en métal, puisqu'il a employé, dans son imprimerie, un orfèvre nommé *Jean Dunné*, et que la société de Gutenberg à Strasbourg a acheté une certaine

1) *Analyse des opinions sur l'origine de l'imprimerie*, p. 119.

quantité de *plomb*, dont elle n'avait pourtant pas besoin pour les deux autres arts qu'elle exerçait, ceux de polir les miroirs et la pierre. *Interrogatoire:* p. 13, 21, 22, 24, 25, *Coll.* p. 18. *Initia typogr.* p. 12 sq.

Quoique la déposition des témoins de 1439, prouve qu'ils distinguaient clairement de la presse même les *quatre pièces* qui étaient chez *Drizehn* sous la presse, dont Gutenberg les avait fait ôter, et avait recommandé de les décomposer afin de pouvoir les placer ainsi dans la presse ou dessus, néanmoins M. Koning, p. 105 sq., persiste à soutenir que ces quatre pièces *étaient des parties de la presse même* et qu'étant démontées elles en faisaient ignorer l'emploi; qu'ainsi Gutenberg n'avait inventé à Strasbourg qu'une *presse*, parcequ'on connaissait, depuis long-tems, l'art de tailler en bois; et que *Drizehn* n'a pas retiré le moindre profit de s'être associé avec lui.

Mais *André Drizehn*, homme respectable dans les annales de l'imprimerie, aurait-il pu se trouver dans le cas, selon l'*interrogatoire*, p. 5 et 9, de sacrifier plus de *cinq cents florins*, somme très-considérable alors, et d'engager tout son héritage, pour une impression tabellaire déjà connue, sans seulement réussir, comme le prétend M. Koning? A quoi aurait servi une *presse* pour imprimer avec des planches fixes, impression qui se faisait avec le *frotton* [1])? Il est donc hors de doute que *Gutenberg* et *Drizehn* ont fait des essais avec des caractères *mobiles;* ce dernier s'exprimait ainsi à ce sujet: « Nous ne saurions manquer de « réussir, et dans un an nous aurons recouvré notre ca- « pital et nous serons alors tous heureux, à moins que

1) FOURNIER, *Origine de l'imprimerie*, p. 155.

« Dieu ne veuille nous chatier de quelque manière. »
Et: « Si Dieu veut que l'ouvrage commencé se dé-
« bite pendant la société, j'espère sortir d'embarras
« et réparer mes pertes. » *Interrogatoire*, p. 5 et 13.
Après cette déclaration de *Drizehn*, mort en 1438, *Gutenberg* resta encore *six* ans à Strasbourg, jusqu'en 1444, comme nous l'avons vu ci-dessus.

Plusieurs preuves attestent, que, pendant ces six années de séjour à Strasbourg, Gutenberg parvint à terminer quelques petits imprimés. *Baptiste Fulgose*[1]), noble génois, écrivait avant l'an 1494:
« Tout ce que les arts mécaniques ont opéré, a été
« surpassé par ce qu'a mis au jour *Gutenberg*, Stras-
« bourgeois, qui le premier a inventé l'art d'impri-
« mer des lettres. On peut affirmer que, par cet
« art, les écrivains les plus distingués et qui ont existé
« il y a long-tems, ont été de nouveau connus de-
« puis l'an 1440. » *Wimpheling*[2]) de Sélestadt
écrivait aussi en 1502: « *Jean Gutenberg*, Stras-
« bourgeois, inventa le premier l'art d'imprimer,
« dans la ville de Strasbourg, en 1440; étant
« ensuite allé à Mayence, il a heureusement per-
« fectionné cet art. Sur ces entrefaites, *Jean Mentel*
« s'occupa du même art, imprima proprement plu-
« sieurs livres à Strasbourg et s'enrichit en peu de
« tems. »

Gutenberg n'ayant mis dans ses petits imprimés à Strasbourg, ni son nom, ni l'indication du lieu et de l'année, il arriva, selon la remarque de M. *Schœflin*[3]), que cet inventeur, après son départ

---

1) FULGOSI *memorabilia*, L. VIII., dans MEERMANN, t. II. p. 132.
2) *Epitome rerum Germanicarum*, Cap. LXV. *Ibid.* p. 139.
3) *Alsatia illustrata*, t. II. p. 348.

de Strasbourg, a été presqu'entièrement oublié dans cette même ville. *Wimpheling* lui-même, en 1508, ne nomme plus le premier inventeur de l'imprimerie, *Jean Gutenberg*, mais *un certain Strasbourgeois* [1]). En 1520, le savant imprimeur *Jean Schott* voulut faire passer son grand-père *Jean Mentel* pour l'inventeur de l'art [2]). En 1521, *Jérôme de Gebwiler* écrivait à Strasbourg : « Il y a 74 ans « (en 1447) que *Jean Mentel* a inventé, dans cette « ville, l'art d'imprimer des livres avec des lettres « d'étain. Les habitans de Mayence attribuent, « mais sans fondement, cette invention à *Jean Fust*, « leur concitoyen. » C'est en 1447 qu'il est fait mention pour la première fois de Mentel comme *calligraphe* [3]) et c'est en cette qualité qu'il fut reçu dans la corporation des peintres. *De Lignamine* [4]) écrivait à Rome, qu'en 1458 *Jean Mentel* imprimait à Strasbourg, avec des caractères de fonte, trois cents feuilles (*chartas*) dans un jour, de même que Gutenberg et Faust à Mayence. Son premier ouvrage, dont on connaît la date quoiqu'elle ne s'y trouve pas imprimée, est la première *Bible allemande* de 1466 [5]). Son premier ouvrage où la date soit portée est de 1473. C'est *Henri Eggestein* qui imprima, en 1471, le premier ouvrage à Strasbourg avec la date [6]). Il imprima aussi la

---

1) *Catalogus Episcoporum Argentinensium*, N.° 77.

2) Dans Meermann, t. II. p. 159. *Initia typogr.* p. 55.

3) Schœpflin, *Vind.* p. 96, et *Docum.* p. 42.

4) Dans le *Chronicon* SS. *Pontiff. et Imper.* V. Meermann, t. II. p. 117.

5) Steigenberger, *über die zwei allerältesten gedruckten deutschen Bibeln*, p. 13, Munich, 1787.

6) Schœpflin, *Vind. typogr.* p. 44 et 47.

seconde Bible allemande qu'on a prise, mal-à-propos, pour une de Faust de 1462 [1]). L'invention de Gutenberg avait éveillé les talents de Mentel, mais on ne peut déterminer à quelle époque et de qu'elle manière il apprit à connaître Gutenberg ou à exercer son art. *Initia typogr.* p. 55.

Le gentilhomme Gutenberg de Mayence, y ayant exécuté, à l'aide de Faust et de Schæffer, ce qu'il avait inventé à Strasbourg, *Mentel*, mort en 1478 [2]), *Eggestein* et les autres imprimeurs de Strasbourg, excepté *Jean Schott*, cité ci-dessus, n'ont pas voulu, pour quelques imprimés petits et imparfaits de Gutenberg, le réfuter ainsi que Faust et Schæffer, quoiqu'ils persistassent à attribuer l'invention de l'art à la ville de Mayence. Faust et Schæffer disent dans le Psautier de 1457 et dans plusieurs autres ouvrages, qu'ils ont été exécutés d'après *une ingénieuse invention d'imprimer* [3]). Gutenberg dit en 1460 [4]). « Ce *Catholicon* est imprimé, en

---

1) Steigenberger, *l. c.*, p. 35 sq. Panzer *Zusätze zu den Annalen der deutschen Literatur*, p. 1. 1802.

2) Schœpflin, *Vind. typogr.* p. 99.

3) Adinventione artificiosa imprimendi. La préposition *ad* renforce l'idée de *inventio* comme la première de toutes les découvertes, ainsi que l'a remarqué A. *Gellius* VII, 7. C'est également dans ce sens au superlatif que *Jérôme* de *Gebwiler* a dit, en 1521, de *Jean Mentel* : Imprimendi libros artem primus mortalibus *adinvenit*. C'est à tort que M. Koning, p. 97, dit que c'est *une remarque des plus importantes*, que par *adinventione artificiosa imprimendi* Faust comprenait qu'on n'avait fait qu'*ajouter à la découverte* faite à Harlem.

4) Hic liber *Catholicon* anno 1460 alma in urbe Moguntina nationis inclytæ Germanicæ, quam Dei clementia tam alti ingenii lumine donoque gratuito ceteris terrarum nationibus præferre

« 1460, à Mayence, ville de la nation allemande que « le bon Dieu à daigné préférer aux autres nations, « pour lui accorder un génie si inventif. » Faust et Schæffer ont dit la même chose dans une *souscription* [1]) de l'an 1465 [2]) et Schæffer l'a répété dans *quatorze* souscriptions, de 1467 à 1476. De 1476 à 1499, il désigne, dans *neuf* souscriptions, la ville de Mayence comme la *première qui ait inventé et perfectionné l'imprimerie* et la première qui ait *cultivé* cet art [3]). Dans la *chronique des Saxons*, de 1492, il la nomme le *berceau de l'imprimerie. Jean Schæffer* s'est servi des mêmes expressions que son père *Pierre Schæffer*, en 1503, 1507, 1513, 1515 et 1516 [4]). C'est aussi à la seule ville de Mayence que *Jean Schæffer*, en 1531 attribue, l'invention de l'imprimerie [5]).

Trithême ne fait pas non plus mention, en 1514, des essais de *Gutenberg* à Strasbourg et dit [6]): « A « cette époque (vers l'an 1450) *Jean Gutenberg* in- « venta à Mayence, en Allemagne, et non en Italie, « comme quelques uns l'ont écrit faussement, l'art

illustrareque dignata est.... mira patronarum formarumque concordia proportione ac modulo impressus est.

1) Espèce de titre écrit à la fin des anciens livres.

2) Panzer, *Annales typographici*, Norimb. 1793, t. II. p. 115. N.° 7.

3) Impressoriæ artis *inventricem elimatricemque primam*, ou *alumnamque primam*. Panzer, t. II. p. 127. N.° 40 et 41, jusqu'à p. 136. Néanmoins M. Koning, p. 98, prétend que Schæffer n'a dit que : Impressoriæ artis *elimatricem primam*, la première qui ait perfectionné l'art après qu'il eut été inventé à Harlem, et il regarde cette opinion erronée comme très-importante.

4) Wurdtwein, *Biblioth. Moguntina*, p. 138, 140, 145 sq.

5) Panzer, t. VII. p. 420.

6) *Annales Hirsaugienses*, t. II. p. 421. ed. *San. gallensis*, 1600.

« merveilleux et inouï [1]) jusqu'alors, d'imprimer « des livres. Après y avoir sacrifié presque toute sa « fortune, il parvint enfin, avec l'aide de *Jean Fust*, « à exécuter ce qu'il avait commencé. » L'erreur que quelques uns ont commise, en plaçant en Italie l'invention de l'art, résulte de la fausse interprétation des paroles d'*Omnibonus*, en 1471. Trithême n'avait certainement rien lu, ni rien entendu d'une invention de l'imprimerie en *Hollande*, car il n'aurait pas manqué de le réfuter. Il dit que Gutenberg et Faust ont d'abord imprimé avec des planches de bois, probablement un petit *Donat*. C'est à tort que *Fournier* [2]) veut en conclure que Gutenberg ne s'est pas servi auparavant à Strasbourg de caractères mobiles. Mais M. *Daunou* [3]) observe : « N'était-il pas plus « simple, plus court même et plus économique de « sculpter de pareils livrets sur des planches fixes?... « C'était bien plutôt à de grandes entreprises que « Gutenberg et ses collaborateurs destinaient les ca- « ractères mobiles. »

RÉCIT D'ADRIEN JUNIUS DE 1575.

Ce Junius (Jonghe) écrivit l'épitre dédicatoire de sa *Batavia* aux États de Hollande le 6 Janvier

---

1) TRITHÊME explique ici l'expression dont il s'était servi dans la *Chronicon Sponhemiense* 1507. *Ars imprimendi libros* A NOVO *reperta est per* JO. GUTENBERG. M. Koning prétend encore, p. 97, que par ce *a novo* Trithême n'attribue à Gutenberg qu'une découverte postérieure à celle de Harlem. Mais Trithême écrivait déjà en 1486 : *Impressoria ars nuper apud Moguntiam inventa.* MEERMANN, t. II. p. 101 sq. et p. 126 sq.

2) *Observations sur les* VINDICIÆ TYPOGRAPHICÆ, p. 43 sq.

3) *Analyse des opinions*, p. 126.

1575; mais étant mort le 16 Juillet de la même année, son ouvrage ne parut que 13 ans après, à Leyde en 1588. Junius joint à la description de Harlem le récit de trois actions remarquables de ses habitants, l'invention de *l'imprimerie* et la valeur qu'ils ont montrée à la prise de *Damiette* en Égypte et pendant le long siège que leur ville eut à soutenir contre les Espagnols, *deux années auparavant.* Ce siège ayant duré depuis le 11 Décembre 1572 jusqu'au mois de Juillet 1573, il est évident que Junius a écrit cet éloge des habitans de Harlem en 1575, ce qui s'accorde avec la date de la dédicace.

C'est donc incontestablement en 1575 que Junius a écrit, p. 255: « Il y a 128 ans qu'habitait à Har« lem *Laurent, fils de Jean* ... Se promenant dans « le bois près de Harlem, il commença à tail« ler avec de l'écorce de hêtre des lettres détachées « qu'il marquait sur le papier pour servir de modèle « d'écriture à ses petits-fils [1]. » Junius dit ici que 128 ans auparavant, c. à. d. en 1447, ce Laurent fils de Jean avait commencé la carrière d'un inventeur de l'imprimerie. Mais à la fin du récit il dit, que celui qui avait enlevé l'imprimerie de Harlem, avait imprimé deux ouvrages à Mayence, en 1442, avec les caractères volés à *Laurent.* Cette singulière contradiction vient de ce que Junius, surpris par la mort, n'a pu mettre la dernière main à son ouvrage, pour donner quel-

1) Cette idée de faire un modèle d'écriture plus propre, n'est nullement vraisemblable. Scriver raconte tout autrement cette manière de sculpter des lettres dans le bois de Harlem et regarde plutôt celà comme un commencement d'impression avec des planches de bois. V. Meermann, p. 75. Celà ressemble bien à une fable.

que probabilité à cette fiction. M. Koning a voulu pallier cet anachronisme, en disant avec Meermann que Junius avait *peut-être* écrit celà en 1568 et [1]) avait désigné l'année de la la mort de Laurent arrivée en 1440. Ce raisonnement est faux: car Junius ne dit pas un mot, dans tout son récit, de la mort de Laurent dont il parle toujours comme d'un homme vivant. *Meermann* lui même dit, p. 51, qu'il était difficile de fixer l'année de la mort de Laurent et ne cite pas, pour cet effet, ce passage de Junius. Ce sont les anciens comptes de la grande église de Harlem et de la trésorerie de cette ville, qui donnent les indices les plus sûres quant à l'année de la mort de Laurent. M. Koning les rapporte, p. 77 sq. et remarque qu'on y trouve que ce Laurent a été marguillier (*Koster*) jusqu'en 1433 et *trésorier* jusqu'en 1434, et, qu'après 1435, il n'est plus question du contrat de rentes dont jouissait *Laurent, fils de Jean,* mais d'une rente à une certaine *Ymme*, veuve de Laurent fils de Jean: ainsi ce Laurent ne vivait plus en 1436. Comment peut encore subsister ce que *Junius* dit de l'état flo-

1) M. Koning cherche inutilement à prouver la *possibilité* de ce cas par d'autres passages de l'ouvrage, où *Junius* dit, p. 333: qu'il était arrivé quelque chose *anno* 1249, *ante annos* 320 et p. 345: *ante annos* 300 *ad annum* 1262, ce qui prouve, dit M. Koning, que Junius a écrit le premier en 1569, et l'autre en 1562. Mais si Junius avait écrit ce *il y a* 128 *ans* non en 1575, mais en 1568 et avait voulu par là indiquer l'an 1440; il aurait dit, conformément aux deux passages cités: *ante annos* 128, *anno* 1440. Au reste nous avons prouvé que Junius avait écrit ce *il y a* 128 *ans* la seconde année après le siège de Harlem, arrivé en 1573.

rissant de l'imprimerie de Laurent, qu'il représente comme étant encore vivant en 1440; et l'enlèvement de cette imprimerie la nuit de Noël 1440 est-il encore admissible?

Junius imagine ensuite que ce *Laurent* avait été surnommé *Coster*, parceque cet emploi, honorable et lucratif, était *héréditaire* dans sa famille. Mais Meermann rapporte, p. 48, que Junius, Scriver et d'autres se sont trompés grossièrement, car on n'a trouvé nulle part une famille dont le nom fut *Coster*, et il dit p. 38: « Le nom de famille de Laurent ne se trouve ni « dans les anciens mémoires, ni dans les annales de « Harlem; il y est simplement appelé Laurent, fils « de Jean. » A la fin *Meermann* dit[1]) que M. Parvé, conseiller à Harlem, lui avait appris, que d'après les anciens comptes de la grande église de cette ville, ce Laurent n'y avait été qu'un des marguilliers *subalternes* de 1423 à 1433, et qu'il recevait de temps en temps, pour le service de l'église, une certaine quantité de vin. Comment M. Koning peut-il encore avancer, p. 77, que ce Laurent était un successeur du marguillier en chef *van Lunen*, dont la charge fut remise, en 1398, par Albert de Hollande, au magistrat même de Harlem? V. *Meermann*, p. 49.

« Après l'impression du modèle d'écriture, con« tinue *Junius*, Laurent imagina une encre d'impres« sion épaisse et glutineuse et imprima des feuilles en« tières avec des gravures en bois auxquelles il joignit « des lettres. J'ai vu un livre qu'il avait imprimé « de cette manière, c'est le *Speculum nostræ salutis* « en *Hollandais*. Dans la suite, il changea ses for-

1) T. II. *in Coronide*, p. 311, *post Indices*.

« mes[1]), et au lieu d'écorce de hêtre, il prit du *plomb* « et ensuite de l'*étain*. Avec les restes on fondit les « vieux pots à vin, qu'on peut encore voir à présent « dans l'ancienne maison de Laurent.“ Si les héritiers de Laurent avaient eu de pareils restes, ils les auraient conservés intacts, sans en faire des pots à vins qui sont de singuliers monuments d'imprimerie! D'illustres défenseurs de Coster ont vivement combattu ce que Junius dit des caractères dont s'est servi Laurent. Scriver soutient que le Miroir du salut de Hollande, n'a pas été imprimé avec des caractères *d'écorce de hêtre*, mais avec des *caractères de fonte*, qu'il était même impossible d'imprimer avec des *caractères mobiles de bois*, de quelque espèce de bois que celà soit[2]). Meermann, au contraire, p. 22, prétend avoir prouvé que les caractères mobiles de Laurent n'étaient que de *bois* et que ceux de *métal* furent inventés à Mayence. Le savant *Joseph Scaliger*, professeur à Leyde, avait déjà dit[3]) que Junius ignorait que l'imprimerie en *Hollande* avait commencé par l'édition d'un *Donat*, imprimé sur des *planches fixes*. Cette dispute opiniâtre entre les grands protecteurs de Coster, ne ferait-elle pas croire que, s'il a jamais imprimé à Harlem, ce fut simplement avec des *planches de bois?*

Junius ajoute, que *Laurent* trouvant un grand nombre d'acheteurs pour ses imprimés et en retirant un grand profit, un de ses ouvriers, nommé *Jean*, (que ce soit *Jean Faust*, ce qui est à pré-

1) Les *formes* signifient très-souvent dans les anciens écrivains des *lettres détachées*. V. *Meermann*, t. I. p. 10.

2) *Meermann*, t. I. p. 74 sq. Wolf, *Mon. Typ.* t. I. p. 415 sq.

3) Dans Wolf, ibid. p. 843.

sumer, dit-il, ou un autre, peu importe), fut tenté d'enlever, pendant la nuit de Noël, toute l'imprimerie de son maître; qu'il la transporta d'abord à *Amsterdam*, puis à *Cologne* et enfin à *Mayence*, où il imprima, une année après, avec ces caractères volés, la grammaire d'*Alexandre le Français* [1]) et un ouvrage de *Pierre l'Espagnol.* Mais un seul homme [2]) pourrait-il avoir commis ce vol sans être aperçu et arrêté, et Laurent lui-même ne l'aurait-il pas poursuivi en justice à Mayence?

Le *nom de famille* d'un si grand voleur, premier imprimeur à Mayence, n'aurait certainement pu rester inconnu. *Junius*, qui n'a pu le citer, a dévoilé par là sa fable. Meermann qui déclare, p. 89 sq., qu'on ne peut nullement en soupçonner *Gutenberg* ou *Faust*, emploie vainement tout son talent pour découvrir l'auteur de ce vol imaginaire. Dans les anciens mémoires de la famille noble *zum Jungen*, il est plusieurs fois fait mention d'un *Jean Gensfleisch*, surnommé *le vieux*, homme riche de Mayence, qui, en qualité de tuteur de son cousin *Rudiger zum*

1) C'est en vain que M. Koning, p. 87, veut trouver un fragment de cette édition imaginaire d'Alexandre le français dans les 4 feuilles que possède M. *Renouard*, au sujet desquelles *Lambinet* a pourtant dit, t. II, p. 116, que les caractères en étaient parfaitement semblables à ceux du *Speculum* latin; selon M. Koning, p. 68, ces caractères du *Speculum* sont les mêmes que ceux du second Miroir hollandais, placé par Meermann, p. 142, entre les années 1450 et 1460.

2) M. *Koning* cherche inutilement, p. 130, à trouver un associé à ce vol dans les expressions de *Junius: Joannes cum fure domo se proripit:* car Scriver et Meermann, p. 84, ont observé avec justesse, que *cum fure* signifiait la même chose que *tanquam fur.*

Landeck [1]) avait régi, jusqu'au mois de Janvier 1441 [2]), les biens qu'il avait hérités de ses parents. Meermann a osé avancer que ce Gensfleisch était non seulement frère de Gutenberg, mais même ouvrier de l'imprimerie de Harlem, où Gutenberg avait été le visiter de Strasbourg, vers l'an 1435, et avait appris de lui quelques secrets de l'art, p. 198. Meermann imagine encore, p. 90 et 175, que ce *Jean Gensfleisch le vieux* avait volé et transporté à Mayence l'imprimerie de Coster, et que c'est sous sa direction que Gutenberg y avait perfectionné l'art.

Meermann, p. 161, a voulu confirmer, par le témoignage de *Wimpheling*, l'opinion chimérique que Jean Gensfleisch avoit enlevé l'imprimerie de Harlem. *Wimpheling* écrivait en 1508, que, sous la direction d'un nommé Jean Gensfleisch, devenu aveugle dans sa vieillesse, l'art d'imprimer avait atteint sa perfection dans la maison *zum Gutenberg*, à la gloire éternelle des Allemands (*in laudem Germanorum sempiternam* [3]). Meermann, t. II. p. 140, supprime ces dernières paroles de Wimpheling, car elles indiquent, avec la dernière évidence, que ce n'est pas sous la direction d'un ravisseur de l'imprimerie de Harlem, que l'art fut perfectionné à Mayence. Ce Jean Gensfleisch, dans la maison de Gutenberg, n'est autre que *Jean Gutenberg* lui-même, dont Wimpheling a dit, en 1502, qu'il avait inventé l'imprimerie à Strasbourg

---

1) Au sujet de la maison *zum Landeck* de Mayence V. Gudenus, *Codex Diplomaticus*, t. II. p. 497, 501 et 536.

2) *Docum.* Dans Kœhler, *Ehrenrettung Guttenbergs*, p. 82. N.° 18, et dans Meermann, t. I. p. 166. N.° 1.

3) *Catalogus Episcoporum Argentin.* §. 77. Dans Wolf, t. I. p. 174.

en 1440, et qu'ensuite il avait perfectionné cet art à Mayence. Wimpheling ne fait nullement mention de deux frères *Jean Gensfleisch*, imprimeurs. Mais, en 1508, il a commis une erreur, en distinguant celui qui avait perfectionné l'art à Mayence de celui qui l'avait inventé à Strasbourg, et par cette distinction il a fait de cet inventeur un être nul, dont il ne peut même plus donner le nom et qu'il désigne simplement sous celui *d'un certain Strasbourgeois*, sans croire toute fois qu'il soit frère de *Jean Gensfleisch* qui, selon lui, a perfectionné l'art à Mayence.

Cependant M. Koning s'accorde avec Meermann et dit, p. 90: « Nous présumons avec plusieurs autres « écrivains que l'auteur du vol était *Jean Gensfleisch* « *le vieux* un des frères de Gutenberg. L'habile Meer- « mann a aussi démontré que *Gensfleisch le vieux* « ou *l'aveugle* avait enseigné cet art à son frère. » M. Koning convient, à la vérité, p. 86, qu'il n'est dit nulle part que Gensfleisch le vieux ait coopéré à l'imprimerie de Mayence; mais celà provient, dit-il, de ce qu'il était aveugle. Gensfleisch le vieux était-il donc *aveugle* lorsqu'en 1445 et 1456, il fut témoin d'un paiement fait par *Jean zum Jungen*, ainsi que le prouvent les documents [1]) de cette famille noble?

Si Gensfleisch le vieux avait été frère de Gutenberg et qu'il lui eut fait connaître cet art, il aurait été intéressé à l'association de Gutenberg avec Faust; et *Trithême* que *Pierre Schæffer* avait instruit de cette affaire, l'aurait désigné comme collaborateur des trois premiers inventeurs, Gutenberg, Faust et Schæffer. Il aurait aussi été compris dans l'*acte* de

---

1) Dans Kœhler, p. 82 et 83. N.° 18. Dans Meermann, t. I. p. 166 et 167. N.° 3 et 5.

de 1459, où il est dit [1]): « Nous, *Jean Gensfleisch* « de *Sulgeloch*, nommé *Gutenberg* et *Friele Gensfleisch*, frères, déclarons que, du consentement « de nos cousins Jean, Friele et Petermann Gensfleisch, frères à Mayence, nous nous désistons « de toute prétention au bien que notre sœur *Hèbelé*, religieuse au couvent de S.te Claire, a procuré « à ce couvent de la part de notre père *Jean Gensfleisch* [2]) ou de quelque manière que ce soit.... « Et moi, *Jean*, nommé ci-dessus, je m'engage à « donner, à l'avenir, au couvent les livres *que j'ai* « *déjà imprimés* ou ceux *que j'imprimerai encore*, « en cas que les religieuses veuillent bien s'en servir. » Jean Gensfleisch *le vieux* mourut en 1468 et fut enterré dans la chapelle des Chartreux près de Mayence [3]). M. Koning prétend, après Meermann, p. 91, que l'extrait d'un *Manuscrit*, produit par *Atkyns* à Londres en 1664, porte que le frère d'un ouvrier de l'imprimerie de *Harlem* avait fait passer à Mayence la connaissance de l'art. Ce n'est pas cet extrait qui dit celà, mais *Atkyns* dans un passage ajouté à cet extrait [4]). D'ailleurs ce prétendu Manuscrit qu'Atkyns dit être au palais de Lambeth est controuvé comme nous allons le voir.

Junius ne dit pas que Coster, riche et très-considéré, ait fait la moindre démarche pour recouvrer

---

1) Il fut découvert par *Bodman*, V. FISCHERS, *typogr. Seltenheiten*, I. livraison, p. 35 sq.

2) Ce n'était donc pas à cause d'un frère ainé *Jean Gensfleisch* que *Gutenberg* s'appelait d'abord, en 1434, *Jean Gensfleisch le jeune*.

3) *Bodman* dans OBERLIN, *Annales de la vie de Jean Gutenberg*, 1801. p. 41.

4) MARCHAND, *Histoire de l'imprimerie à la Haye*, 1740. P. II. p. 130.

l'imprimerie qu'on lui avait enlevée ou pour en établir une nouvelle. Il dit simplement que *Cornélius*, ancien ouvrier de Coster, âgé de 80 ans, avait été si irrité que ce vol ravît à son maître l'honneur de l'invention, qu'il aurait été le bourreau du voleur, si ce dernier avait encore été en vie. Pourquoi ce zélé Cornélius n'avait-il pas prié son maître, de suite après le fait, en 1441, de l'envoyer à Mayence pour poursuivre en justice cet insigne voleur, dont il aurait certainement alors reçu satisfaction.

Cette inconcevable *inactivité* de Coster après le prétendu vol, reconnue même par Scriver et d'autres Hollandais, a paru à *Meermann* tellement préjudiciable à la cause de Harlem qu'il dit, p. 134: « Celà « autorise les défenseurs de la cause de Mayence à « demander aux Hollandais : A-t-il donc enlevé la « connaissance de l'art en prenant les instruments? » Pour éluder cette importante objection, Meermann imagine, p. 52, que Coster est mort quelque tems avant le vol, mais que son gendre et trois de ses petits-fils ont continué l'imprimerie jusque vers l'an 1480. Si les descendants de Coster avaient continué d'imprimer encore quarante ans après le vol, ne trouverait-on pas au moins un imprimé où ils se seraient nommés et auraient sauvé l'honneur de leur aïeul, en le déclarant premier inventeur de l'art et réfutant par là les prétentions continuelles des imprimeurs de Mayence?

M. Koning, p. 81, a voulu prouver, d'après Meermann, p. 140, par le *manuscrit anglais* qu'Atkyns avait fait paraître comme une copie qui lui avait été communiquée de l'original qui se trouvait à Lambeth, qu'il y avait eu à Harlem une imprimerie des descendants de Coster [1]). Il est dit dans cette

1) Meermann, t. II. p. 208 sq.

copie : « qu'entre les années 1454 et 1459, le Roi « *Henri* VI avait envoyé *Robert Turnour* à Harlem, « où Jean Gutenberg exerçait l'imprimerie qu'il y « avait inventée peu auparavant; qu'à l'aide de Guil- « laume *Caxton* ce Turnour était parvenu à engager, « à force d'argent, un ouvrier de Gutenberg, nommé « *Corsellis* à passer avec eux en Angleterre où ils « avaient établi la première imprimerie à *Oxford.* » Ce récit est évidemment faux, car le premier livre qui fut imprimé en Angleterre, ne le fut pas à Oxford, en 1468, par Corsellis, mais à Westmunster, en 1474, par ce même Caxton [1]), qui, dans une Chronique [2]) imprimée à Londres en 1482, ne fait pas seulement mention de Corsellis, mais attribue uniquement l'invention de l'art à la ville de Mayence, ce qu'ont également fait cinq autres historiens anglais [3]). Bien plus, on ne trouve aucun manuscrit semblable au palais de Lambeth, comme l'a prouvé, d'une manière concluante, M. *Ducarel,* archiviste de l'archevêque de Cantorbéri à Lambeth, dans une lettre adressée à Meermann [4]) qui n'y a fait que de faibles objections, comme M. Mercier l'a déjà remarqué [5]).

Junius indique de la manière suivante *la source* de son récit. « Je me rappelle, dit-il, qu'étant encore *jeune* « (*puer*), mon instituteur *Nicolas Gael,* homme fort « âgé, mais d'une excellente mémoire, me racontait « que lorsqu'il était encore *jeune* (*puer*) il avait plu- « sieurs fois écouté ce que disait un relieur octogénaire,

1) *Initia typographica*, p. 244 sq.

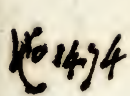
2) *Higden in chronico continuato;* dans Meermann t. II. p. 123.

3) Meermann les nomme, t. II. p. 29.

4) Meermann, t. II. p. 3 — 14.

5) *Supplément à l'histoire de l'imprimerie de* Marchand, p. 183.

« nommé *Cornélius* qui avait travaillé dans l'impri-
« merie de Coster et qui racontait, conformément à ce
« que lui avait dit son maître, tout ce qui s'y était passé
« et comment l'art avait été inventé et perfectionné. »
Ce Cornélius si bien informé par Coster que M. Koning dit être mort avant l'an 1441, devait avoir alors au moins *vingt* ans, ce que Meermann a reconnu, p. 57. On ne peut lui donner un âge moins avancé, puisqu'il est certain que Coster le prit à foi et à serment, ce qui fut également pratiqué, comme dit Junius, à l'égard du voleur *Jean*, dont Cornélius doit avoir partagé le lit pendant plusieurs mois. Or ce Cornélius, âgé de vingt ans en 1441, étant mort en 1522, selon le propre aveu de M. Koning, p. 135, aurait ainsi atteint un âge de plus de *cent* ans, ce qui n'est guère croyable.



M. Koning avance, sans preuves, que Cornélius avait alors plus de *quatre-vingt-dix* ans. On lui en donnerait 95 que le récit de Junius présenterait pourtant la plus frappante contradiction: car, dans ce cas, Cornélius aurait dû naître en 1427, et sa quatre-vingtième année tomberait sur l'année 1507, époqne à laquelle Gael ne pouvait avoir au delà de 15 ans. Lorsque Gael, qui était devenu précepteur du jeune Junius né en 1511, lui racontait ce qu'il avait appris de Cornélius, celà devait être au plus tard en 1526, car on ne peut reculer d'avantage l'époque de l'adolescence de Junius. Or Gael n'était alors âgé que de 34 ans, et cependant Junius dit que son précepteur Gael, lorsqu'il lui parlait de celà, était un homme respectable, depuis long-temps, par ses cheveux blancs (*longa canitie venerabilis*), mais qui avait conservé une mémoire excellente.

Junius en appelle encore au bourguemestre défunt *Quirinus Talesius* qui lui avait assuré avoir entendu à peu-près la même chose, long-temps auparavant, de la bouche du relieur Cornélius. Si ce Talesius, qui naquit en 1505, comme le rapporte M. Koning, p. 135, et qui, par conséquent, n'avait que six ans plus que Junius, avait entendu de pareilles choses dans sa jeunesse, de la bouche de Cornélius, il n'aurait pas manqué de les communiquer à *Erasme de Rotterdam* dont il fut le secrétaire pendant plusieurs années [1]), et Erasme n'aurait pas attribué l'invention de l'imprimerie à la ville de Mayence, mais il aurait révendiqué, avec sa plume éloquente, cet honneur pour sa patrie. Talesius lui-même, que M. Koning, p. 133, nomme un écrivain et un ami d'Erasme, n'aurait-il pas essayé la même chose? Et Gael, le précepteur de Junius à la célébre école de Harlem, comme dit M. Koning, ne se serait-il pas hâté de publier, déjà auparavant, ce que le vieux Cornélius avait eu tant d'empressement à lui révéler.

Ce ne fut que long-temps après la mort de Gael et deux années après celle de Talesius, qui fut massacré selon Meermann, p. 57, par des soldats espagnols en 1573, que Junius écrivit son récit: il pouvait donc leur faire dire tout ce qu'il jugeait à propos. Il résulte de ce qui précède que Junius lui-même est le seul garant de son propre récit qui blesse d'ailleurs toute vraisemblance. Le discours dont il l'accompagne est une preuve de son érudition et de son éloquence, mais il ne confirme nullement ce qu'il avait avancé, malgré ses protestations continuelles qu'il n'écrit que pour la défense de la vérité.

---

1) MEERMANN l'observe également, p. 57.

Ces remarques sur le récit de Junius répondent à la question de M. *Koning*, qui dit, p. 133 : « De « quel droit *De La Serna Santander* et d'autres, « poussés par une aveugle prévention, désignent-ils « ce récit de l'habile et impartial Junius, estimé par « son amour pour la vérité, par les noms de *conte* « *de Junius*, de narration romanesque composée des « ouï-dire de diverses personnes âgées? »

EXAMEN DU MIROIR DU SALUT [1]).

On a deux éditions de cet ouvrage en *latin* et deux en *hollandais* sans que le millésime, l'endroit où elles ont paru et le nom de l'imprimeur y fussent indiqués. Ce sont de petits in-folio, et après la préface viennent 58 gravures sur bois avec un texte explicatif d'environ 20 lignes. Les gravures sont absolument les mêmes dans les quatre éditions; sur toutes sont gravés quelques mots latins [2]) qui indiquent le sens de la figure, ce qui prouve qu'elles n'ont pas été destinées, dans le principe, à être accompagnées d'un texte hollandais. Les caractères gravés sur ces figures ont une autre forme et sont plus mauvais que ceux du texte, preuve que les figures sont plus anciennes que l'impression du texte; plusieurs figures sont placées *obliquement* dans les quatre éditions, comme M. Koning l'a observé, p. 26.

---

1) *Speculum nostræ salutis* ou *humanæ salvationis.*

2) Sur la première figure qui, comme toutes les autres, représente deux événements, est gravé : *Casus Luciferi,* et : *Deus creavit hominem ad ymaginem et similitudinem suam.*

M. Koning, p. 54, croit, avec Fournier [1]), qu'il existait une édition du Miroir en latin, purement xylographique c'est-à-dire en taille de bois, dont les restes se trouvent dans la partie xylographique qui forme un tiers de l'une des deux éditions latines. M. Fournier, p. 130 et 176, pense que les 58 gravures sur bois ont été faites par un des plus habiles artistes de ce temps, de manière à ce qu'on puisse y ajouter une explication avec la plume, comme celà s'est fait dans l'*Apocalypsis S.t Johannis* dont nous parlerons en son lieu; qu'un autre avait alors imprimé cette explication sur des planches de bois et l'avait apposée aux 58 gravures. On peut appliquer cette pensée de Fournier au *Miroir* difforme de Hollande, qu'il n'avait pas vu, et dont l'impartial M. Daunou [2]) a dit:
« Meermann déclare l'édition du *Miroir du salut* en
« langue belgique exécutée avec des caractères mo-
« biles de bois. Mais personne ne partage aujour-
« d'hui cette opinion; la pâleur de l'encre, la forme
« des caractères, toutes les circonstances annoncent
« une impression *xylographique*; rien n'autorise à
« supposer un autre procédé. Entre cette édition et
« celles que Meermann lui-même croit imprimées
« avec des planches solides, la ressemblance est
« parfaite. »

On n'a plus que deux exemplaires, tous deux incomplets, de cette édition difforme du Miroir du salut. L'un, actuellement à l'hôtel de ville de Harlem, a été acheté à la Haye par le Sénat de Harlem en 1654. Nicolas Verwer possédait l'autre, du temps de Scriver en 1628, et on le trouve maintenant à la bibliothèque

---

1) *Origine de l'imprimerie en taille de bois*, p. 157.
2) *Analyse des opinions sur l'orig. de l'Imprim.* p. 13.

publique de Harlem; c'est avec ce dernier exemplaire qu'est reliée l'*histor. Alexandri M.* qui avait été imprimée à Utrecht en 1473 par *Ketelaer* et *de Leempt* [1]).

Scriver dit [2]) qu'on ne peut rien trouver de plus difforme que cette édition du *Miroir.* M. Koning avoue, p. 5, que la disparité frappante des mêmes lettres a fait que plusieurs écrivains distingués ont cru qu'elles étaient taillées; cependant il croit saisir quelques traits de ressemblance dans les contours de ces lettres, ce qui, selon lui, p. 3, ne pourrait avoir lieu qu'avec des caractères de fonte. Mais il annule ce qui précède lorsqu'il dit, p. 8: « L'inégalité et *l'in-« décision* de presque tous les contours du Miroir, « prouvent que les poinçons n'étaient pas d'acier, mais « de bois ou tout au plus d'étain, et que les matrices « n'étaient pas de cuivre, mais de plomb. » Mais la différence des mêmes lettres étant trop grande pour être expliquée par des poinçons et des matrices de cette espèce, M. Koning prétend à la p. 3, que les premiers imprimeurs avaient coutume de graver ou de fondre les mêmes caractères d'après deux ou trois formes. L'inventeur de Harlem se serait-il donc donné une telle peine inutile pour rendre son impression si difforme?

Et même en supposant que ce Miroir eut été imprimé avec des *caractères mobiles de fonte*, la mauvaise impression ne prouverait nullement qu'il a précédé les premiers ouvrages qui ont paru à Mayence: car il faudrait admettre, contre toute probabilité, qu'aussitôt que les instruments d'imprimerie

---

1) Meermann, t. I. p. 117 sq. et p. 144. Scriver, dans Wolf, *Monum. Typogr.* t. I. p. 415 et 418.

2) Dans *Laurea.* Voyez Wolf, t. I. p. 419.

eurent été perfectionnés à Mayence, les imprimeurs des autres villes sûrent les imiter et s'en servir avec la même habileté. La *Bible* latine imprimée par *Eggestein* à Strasbourg, en 1468, prouve évidemment le contraire [1]). M. *Prunelle* l'a décrite ainsi [2]): « Les « lettres sont mal espacées, mal alignées; on en voit « qui montent, d'autres descendent; les unes sont « inclinées à droite, les autres à gauche; les mêmes « lettres présentent de plus, quelquefois, des diffé- « rences notables. » M. Koning conclut, p. 33, de ce que les lignes entières n'ont pas la même longueur dans le Miroir, qu'il a été imprimé avant qu'on eut inventé un bon *composteur* à Mayence. Mais ne trouve-t-on pas une inégalité frappante entre les lignes dans les 32 pages d'un écrit de Henri *Steinhöwel* médecin à Ulm, imprimé avec la date de 1474 et intitulé: *Régime à observer en temps de peste* [3]). On voit aussi dans une *Bible* de Mayence, de 1456, des lignes plus longues les unes que les autres, comme M. Fischer l'a observé [4]).

Ce n'est pas à l'ancienneté du Miroir, dont l'impression est faussement rapportée à l'année 1430, mais c'est à la maladresse et à la négligence de l'imprimeur qu'on doit en attribuer la difformité. M. Koning dit, p. 28 : « Dans aucun autre livre on ne voit autant de *fautes*

---

1) C'est ce que prouve aussi Meermann, t. II. p. 285. *Initia typographica*, p. 62 — 64.

2) Dans le *Magazin Encyclopédique*, Paris, 1806. t. I. 73; c'est par erreur qu'il la regarde comme la première Bible de Mayence. *Initia Typogr.* p. 28 sq. et p. 64.

3) M. le Pasteur Jean Daniel Brunner de Strasbourg possède cette rare édition dans sa bibliothèque.

4) *Typographische Seltenheiten*, III.e livraison, p. 22.

« *d'impression.* » Ne les aurait-on pas corrigées plus facilement, si les caractères avoient été de fonte et mobiles? Celà n'empêche pas M. Koning de nommer ces fautes d'impression des perles à la couronne de Coster. Les *n* ou les *u* retournés peuvent aussi bien être la faute d'un sculpteur en bois que celle d'un compositeur. « *L'encre,* dit M. Koning, p. 24, en « est très-mauvaise; tantôt il y en a trop peu et « tantôt on en a mis trop et malproprement, ce « qui dut, non seulement produire une impression « sâle et inégale de la feuille, mais encore causer un « désordre dans l'arrangement et dans la forme des « lettres. » Néanmoins M. Koning décide, p. 28: « que le Miroir n'est pas la production d'un misé- « rable barbouilleur. »

Il est à remarquer que les lettres capitales des quatre éditions du Miroir ressemblent beaucoup à celles d'un ouvrage qui a été incontestablement imprimé après l'an 1465, puisque, parmi les épitaphes qu'on y trouve, il y en a une de *Laurent Valla,* mort en 1465 [1]). M. Koning dit de cet ouvrage et d'un autre, p. 82. « L'exécution, les caractères et les marques du « papier de ces livres ont plusieurs traits de ressem- « blance avec les ouvrages sortis de la presse de Har- « lem. » En conséquence il attribue ces ouvrages à une imprimerie des descendants de Coster, imprimerie qui n'a pas existé, comme nous l'avons déjà démontré.

Meermann dit lui-même, p. 142, que le *second Miroir hollandais* parut entre les années 1450 et 1460. « Car, dit-il, p. 125, cet ouvrage et les *deux* « *Miroirs en latin* indiquent une telle perfection de

---

1) Comp. M. Koning, planche VI, à la p. 84, avec Meermann, t. II. tab. III, V et VI.

« l'art, qu'on doit les attribuer, non à Laurent mais « à ses successeurs. » Si M. Koning, p. 73 et 87, veut prouver par là que le Miroir en latin dont un tiers est xylographique, est le dernier ouvrage de Coster et qu'il n'a été terminé qu'après le vol de ses caractères de fonte, vol qui est cause de la double manière dont il est imprimé; s'il avance, de plus, que le second Miroir hollandais n'a aussi probablement paru qu'après la mort de Coster, ne peut-on pas lui demander: Pourquoi les descendants de Coster ne disent-ils pas un mot, dans ces deux éditions, du prétendu vol pour sauver l'honneur de cet inventeur de Harlem?

M. Koning prétend prouver que les deux éditions du Miroir hollandais sont antérieures à l'an 1441, par la différence de *dialecte* et d'orthographe qu'il trouve entre ces deux Miroirs et un *manuscrit* du même ouvrage de l'an 1464, qui venait des Chartreux près d'Utrecht. Il conclut de cette différence, p. 31, qu'il doit s'être écoulé un nombre d'années assez considérable entre la confection du manuscrit et les deux éditions différentes du Miroir, ce qui ramène naturellement au temps de Coster qui est mort avant l'année 1440 ou 1441. Mais cette supputation des années, que fait M. Koning d'après la grammaire et le perfectionnement successif du langage, est beaucoup trop incertaine pour être décisive dans cette affaire; d'ailleurs le langage et l'orthographe ne présentent-ils pas souvent, dans le même pays et à la même époque, des différences notables selon la diversité des endroits et des personnes? Le premier Miroir hollandais ne peut-il pas avoir été imprimé sur un manuscrit plus ancien, comme celà a eu lieu à l'égard des deux plus anciennes *Bibles* allemandes imprimées à Stras-

bourg par Mentel en 1466 et par Eggestein, dont l'allemand est beaucoup plus ancien que celui de la Bible [1]) écrite en 1464 et qu'*Eberler* de Basle a fait copier par Lichtenstern [2]). Peut-on croire qu'il s'y soit écoulé plus de quarante ans entre ces deux éditions du Miroir hollandais et celle que publia Veldener en 1483, puisque les planches en bois qu'on avait encore alors facilitaient tant une nouvelle édition de cet ouvrage qui était en vogue?

C'est avec aussi peu de succès que M. Koning prouve, par une *marque du papier* indéchiffrable dans le premier Miroir hollandais, qu'il fut imprimé en 1430. Meermann dit, p. 102: « Je sais par expérience que « toutes les preuves tirées des marques du papier sont « insuffisantes, comme l'ont démontré avec beaucoup « justesse *De Boze*, *Dav. Clément et Fournier*. » Tel a été aussi le jugement de *Mercier* [3]) et de *Lambinet* [4]). Outre les nombreuses marques du papier, telles que la tête de bœuf qui est très-commune et cinq autres qu'on trouve dans ce Miroir, M. Koning en a trouvé une indéchiffrable qui consiste en quelques traits grossiers renfermés dans un cercle; il croit reconnaître dans ces traits les lettres M A, avec un écusson qui serait les armoiries de la Bavière. Les lettres désigneraient, selon lui, *Margaretha* (Mar-

1) Nast, *Nachricht von der hochdeutschen Bibel-Uebersetzung*, Stuttgart, 1779, préf. p. II—VIII. Michaelis, *Syntagma Commentationum*, Gœttingæ 1759. t. I. p. 17.

2) Cette *Bible* écrite avec élégance sur parchemin est à la bibliothèque impér. de Vienne. Clément, *Biblioth. curieuse*, t. III. p. 323.

3) *Supplément à l'hist. de l'imprim.* de Marchand, p. 24.

4) *Origine de l'Imprimerie*, t. I. p. 306.

guerite), veuve de *Guillaume* VI de Bavière comte de Hollande et du Hainaut, et mère de la fameuse *Jaqueline*.

Après la mort de Guillaume VI, son frère Jean de *Bavière*, Evêque démissionnaire de Liège, forma des prétentions à son héritage comme fief masculin de l'Allemagne, et Jaqueline fut obligée de lui céder la Hollande, en 1419, et de se contenter du Hainaut. Elle avait, à la vérité, épousé en 1418 le Duc *Jean* IV de *Brabant*, mais bientôt elle et sa mère se brouillèrent tellement avec ce Duc, qu'elles se rendirent toutes deux dans le Hainaut, en 1420, d'où Jaqueline passa en Angleterre où elle épousa, en 1422, le Prince-Régent, Duc de Glocester [1]). Cette Jaqueline ne fit donc qu'une courte apparition en Brabant et n'y régna jamais; ce n'était que sur le Hainaut que pouvait s'étendre la tutelle de sa mère. C'est donc sans fondement que M. Koning dit, p. 35: « Nous con-« cluons des marques ci-dessus que le papier fut fa-« briqué sous le règne de la comtesse Jaqueline en « Brabant et dans le Hainaut. » Pourquoi les lettres initiales du nom de sa mère se trouveraient-elles sur le papier du Brabant dont on se servait en Hollande, puisqu'on n'y voit ni le nom du Duc Jean ni le Lion qui forme les armoiries du Brabant?

Parmi les marques du papier du second Miroir hollandais et celles d'un des Miroirs latins, M. Koning en a trouvé une qui ressemble à un P. Il dit, p. 36, que cette marque désigne positivement *Philippe le Bon*, Duc de Bourgogne, qui a régné dans le Brabant depuis 1430 jusqu'en 1467, et il ajoute: « La plupart

---

1) On trouve toute cette histoire dans les *Haræi annales ducum Brabantiæ*, Antwerpiæ 1623, t. I. ad hos annos.

« des livres imprimés en Hollande vers la fin du 15.e
« siècle, portent également cette marque. » Ainsi le papier de ces livres avait été fabriqué long-temps avant l'époque de leur impression, ce qui fait aussi que Meermann, p. 227, regarde comme insuffisantes les preuves tirées des marques du papier. Mais si ce papier a été fabriqué entre les années 1467 et 1500, il est clair que les anciennes marques ont été conservées encore long-temps sur le nouveau papier.

M. Koning, p. 148, n'attribue point l'impression du Miroir aux premiers imprimeurs des Pays-Bas Ketelaer et de Leempt, Jean de Westphalie, Martens d'Alost et Jean Veldener, parceque leurs productions ne remontent au plus tard qu'à l'an 1473. C'est ainsi qu'il avance comme certain ce qui était encore à prouver. Meermann écrivait lui-même à Wagenaar en 1757 [1]):
« Il est probable que l'impression du texte dans le Mi-
« roir a eu lieu long-temps après celle des gravures en
« bois, et même que le texte n'a été imprimé qu'après
« 1470, puisque ces mêmes gravures ont encore servi
« pour l'édition qui parut à Kuilenbourg en 1483. »
Un des imprimeurs mentionnés ci-dessus ne pourrait-il pas avoir imprimé le texte du Miroir, avant 1473, avec de tout autres caractères que ceux de ses autres ouvrages On se servait de caractères carrés et ou à angles aigus appelés *fractures*, tels que ceux du Miroir, dans les inscriptions, dans les antiphoniers, dans les livres à figures, et dans les Donats, même avant l'invention de la typographie, comme l'a observé M. Lambinet [2]).

M. Koning reconnaît, p. 148, qu'on pourrait dire que les éditions du Miroir et du Donat sont un

---

1) Dans De la Serna, Dictionn. Bibliogr. t. I. p. 16.

2) *Origine de l'imprimerie*, t. I. p. 291.

premier essai d'un des imprimeurs nommés ci-dessus, si tous les ouvrages qu'on attribue à la presse de Harlem étaient imprimés avec la même sorte de lettres; et il dit, p. 76, que Coster a successivement fondu quatre différentes sortes de lettres; qu'avec la première sorte, il a imprimé l'*Horarium* [1]), et avec les trois autres, quatre éditions du Miroir et cinq du Donat. Mais de ces trois sortes de lettres il n'en fait qu'une seule, lorsqu'il dit, p. 68, que quoique les lettres du premier Miroir hollandais soient plus imparfaites que celles des trois éditions suivantes, elles leur sont pourtant conformes pour la *façon et la figure*: « Les caractères des cinq éditions du Donat ressem- « blent, dit-il, à ceux des différents Miroirs. » Il hasarde même de dire, p. 60, en parlant de la première espèce de caractères qui est celle de l'Horarium: « Les « lettres de l'Horarium sont, quant à la forme et à la « façon, très-conformes à celles du Miroir et du Do- « nat; elles sont cependant très-défectueuses et très- « imparfaites, et montrent d'une manière convain- « cante qu'on doit en effet regarder cet ouvrage « comme les prémices de l'imprimerie. »

Cet Horarium ne consiste qu'en huit petites pages de neuf lignes chacune, imprimées sur parchemin. Meermann qui en a donné une copie, *Tab. I.* que M.

1) Il renferme les lettres de l'alphabet, le *Pater noster*, le *Credo*, l'*Ave Maria* et deux prières, et était collé à la couverture d'un vieux livre de prières hollandais. Quoiqu'il soit imprimé avec une épaisse encre d'impression, Meermann, p. 76, veut pourtant le faire passer pour le modèle d'écriture que Coster imprima d'abord pour ses petits-fils, avant d'avoir inventé une encre épaisse d'impression, comme Junius le dit expressément.

Koning regarde comme très-exacte, n'a trouvé aucune ressemblance entre les lettres qui y sont et celles du Miroir : car il dit, p. 77 : « La forme des caractères « qu'on *ne trouve plus nulle part*, à ce que je crois, « indique si peu de développement, qu'on voit que ce- « lui qui les avait fondus était encore très-novice dans « cet art. » Mais a-t-on plus sujet de regarder ces caractères grossiers comme le premier essai de l'inventeur de l'art que comme celui d'un imitateur maladroit de la Hollande? On pourrait présumer le premier cas, si d'anciens témoignages, dignes de foi, attribuaient l'invention de cet art à la Hollande; mais comme ils déposent le contraire, de mauvaises feuilles d'impression, tirées de quelques couvertures de vieux livres, ne pourront jamais procurer à la Hollande l'honneur de l'invention. Les caractères de l'Horarium n'ayant aucune ressemblance avec ceux du Miroir ou des fragments du Donat, il est très-incertain s'il est l'ouvrage du même imprimeur. Laurent passe à Harlem pour être l'imprimeur du premier de ces livres, mais cette opinion n'est fondée que sur le seul témoignage de Junius, et Laurent lui-même n'est nulle part cité comme imprimeur.

Jean Veldener réimprima le Miroir hollandais à Kuilenbourg, en 1483, avec *les mêmes gravures en bois*. Il s'en était déjà servi, en 1481, dans les *Evangiles* et les *Epîtres* qu'il publia à Utrecht, comme le rapporte M. Koning, p. 149. Si Veldener avait reçu ces gravures en bois des descendants de Laurent, n'aurait-il pas fait mention de ce prétendu inventeur dans sa chronique de Hollande imprimée à Utrecht en 1480? Mais s'il ne s'est procuré ces gravures qu'à Utrecht, comme l'avance M. Koning, il est probable qu'il les a reçues de l'imprimerie de ses prédécesseurs

Ketelaer et *de Leempt*, auxquels on a plus sujet d'attribuer l'impression du Miroir qu'à Laurent de Harlem, d'autant plus qu'on ne peut prouver l'existence de l'imprimerie de Laurent, qu'en supposant que le Miroir hollandais n'a pu être imprimé nulle autre part. Ketelaer et de Leempt n'ont mis leur nom qu'à la *Scholastica Historia Novi Testamenti*, 1473, sans le mettre aux autres ouvrages qu'ils ont imprimés avec les mêmes caractères. *Ulrich Zell* a aussi imprimé beaucoup d'ouvrages à Cologne sans y mettre son nom, comme M. Koning l'a remarqué lui-même, p. 143. Mentel et Eggestein ont fait la même chose à Strasbourg. Pourquoi Ketelaer et de Leempt n'auraient-ils pas également imprimé le Miroir sans se nommer, et même avant 1473, en se servant des caractères appelés fractures, qu'on employait déjà avant l'invention de l'imprimerie?

Ce fut à Mayence, en 1488, qu'on imprima, en *langue hollandaise*, les pélérinages de Bernard de *Breitenbach* à Jérusalem [1]). Veldener n'aurait-il pas aussi pu commencer à imprimer le Miroir hollandais à *Cologne* dont le commerce était très-actif avec la Hollande, lui qui y imprima pourtant, en 1475, le *Belial* [2]), qui ensuite imprima à Louvain, en 1476, le *Fasciculus Temporum* avec quelques figures et les *Formulæ epistolares* où il prétend connaître aussi l'art de faire des figures [3]), et qui publia enfin à Kuilenbourg, en 1483, une histoire de la Sainte Croix avec 64 vignettes dont le dessin et la gravure res-

1) PANZER, *Annalen der deutschen Litteratur*, p. 162.

2) LAMBINET, *Origine de l'Imprimerie*, t. II. p. 80 sq. — PANZER, t. I. p. 523.

3) HEINECKEN, *Idée générale*, p. 459 sq.

semblent beaucoup, dit *Heinecken* [1]), aux figures du Miroir? M. Koning n'a pas prouvé le contraire lorsqu'il dit, p. 149. « Veldener, selon *Heinecken* et *de la* « *Serna*, a découvert à Cologne les tailles en bois « (planches des estampes) du Miroir. Pourquoi n'au- « rait-il pas effectivement imprimé avec ces tailles en « bois à Cologne et ensuite à Louvain? »

On voit par le Tableau de *S.t Christophe*, dont nous parlerons à l'article des ouvrages xylographiques, qu'on avait déjà taillé et imprimé en Allemagne, en 1423, des gravures en bois avec un texte. « Les vi- « gnettes du Speculum, dit Fournier [2]), annoncent « une sorte de perfection, du moins quant à la coupe « du bois. » *Heinecken* dit [3]): « Je ne puis assez « admirer l'art du graveur; le plus habile, de nos « jours, ne saurait certainement mieux faire, ni tra- « vailler en bois avec plus de finesse et de diligence. « Le *dessinateur* est toujours gothique. » Les belles lettres capitales du Psautier de 1457 et surtout le B, dont Heinecken a donné la copie [4]), prouvent que l'Allemagne avait déjà auparavant de très-habiles graveurs. Si l'on voulait pourtant admettre que les figures du Miroir ont été faites dans les Pays-Bas, ce serait plutôt à Anvers qu'à Harlem que celà aurait eu lieu: car il y avait à Anvers, riche alors, comme l'indique un Document [5]) de cette ville de 1442, une confrérie

1) Ibid. p. 461.

2) *Origine de l'imprimerie*, p. 130.

3) *Idée générale*, p. 432.

4) Ibid. p. 265 et *Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen*, t. II. p. 27. V. aussi la *Bibliotheca Spenceriana*.

5) Des-Roches, dans les *Mémoires de l'Acad. de Bruxelles*, 1777, t. I. p. 513 sq.

appelée de *S.t Luc* à laquelle appartenaient des *Printers* ou imprimeurs qui dessinaient des figures en y joignant des inscriptions imprimées, comme le prouve la gravure en bois où l'on trouve: « *Gheprint t'Antwerpen by my Phillery de Figur-* « *snider* » [1]). Harlem ne peut pas produire un pareil Document, et son Laurent n'était ni peintre ni graveur, comme l'ont reconnu Meermann, p. 107, et M. Koning lui-même, p. 139.

Puisqu'il est donc impossible de désigner avec une entière certitude l'imprimeur du Miroir du Salut, n'est-il pas plus prudent et plus sûr d'attribuer cet ouvrage à un imprimeur connu réellement comme tel, qu'à un Laurent de Harlem qui n'est devenu imprimeur que sous la plume de *Junius*, en 1575? Junius lui joignit comme collaborateur le relieur Cornélius, dont la prétendue tradition orale n'était qu'un conte pour faire plaisir à ses concitoyens. Le savant *Scriver* a été plus franc, en avouant que c'était pour plaire à sa patrie qu'il avait écrit à la hâte la Couronne de laurier pour Coster. Voyez *Wolf.* t. I. p. 423.

TÉMOIGNAGE DE LA CHRONIQUE DE COLOGNE de 1499.

M. Koning, p. 112, conclut du récit de l'invention de l'imprimerie qui se trouve dans cette chronique, qu'avant 1450 des *Donats* avaient été imprimés en Hollande avec des caractères de fonte, et qu'ils avaient servi de modèle aux premiers imprimeurs de Mayence. Mais l'auteur anonyme de cette chronique rapporte

---

1) Heinecken, *Idée générale*, p. 197.

précisément le contraire : « L'imprimerie, dit-il, fut « *d'abord inventée à Mayence*, et c'est un bien grand « honneur pour la nation allemande. Celà est arrivé « vers l'an de Notre Seigneur 1440, et depuis lors « jusqu'en 1450 on fit des recherches sur l'art et « sur tout ce qui en dépendait. On commença à « imprimer en 1450, et le premier livre fut une Bible « latine... La première idée de l'art avait été trou- « vée en Hollande, comme il paraît par les Donats « qui y ont été imprimés avant ce temps. » M. Koning, p. 107 sq, avoue lui-même que le chroniqueur a cru que les Donats avaient été imprimés avec des planches de bois. En effet s'il avait cru qu'ils eussent été imprimés avec des caractères de fonte, il aurait dit: « L'imprimerie fut *d'abord* inventée en Hollande. »

Le chroniqueur réfute ensuite *Omnibonus*, qu'il n'avait pas compris, puisqu'il lui impute d'avoir dit que c'était Nicolas *Jenson* qui avait inventé à Venise, en 1471, cet art important. Il ajoute: »Le premier inven- « teur de l'imprimerie a été un citoyen de Mayence, né « à Strasbourg, et nommé le gentilhomme Jean Guten- « berg. Cet art passa d'abord de Mayence à Cologne, « puis à Strasbourg [1]) et ensuite à Venise. Le commen- « cement et les progrès de cet art m'ont été racontés « par l'honorable *Ulrich Zell* d'Hanau, encore impri- « meur à Cologne en 1499; c'est par lui que cet art a « été connu dans cette dernière ville." M. Koning dit, p. 114 : « Ce n'est pas ici l'écrivain de la chronique « qui parle, mais une autre personne encore vivante, « dont le témoignage est si positif et si précis, que « les faits qui y sont contenus ne peuvent être niés. »

---

1) TRITHÊME dit que l'art était passé d'abord de Mayence à Strasbourg. *Annales Hirsaug.* ad ann. 1450.

Pourquoi n'a-t-il donc pas ajouté foi à ce témoignage d'un disciple de Gutenberg, qui certainement n'a pas voulu dire que son maître, premier inventeur de l'art, n'avait fait qu'imiter les caractères de fonte employés précédemment en Hollande.

Le critique italien Mari-Angelus *Accursius* [1]), à la cour de Charles-Quint, dit: « Le Donat de Hollande, « imprimé d'abord sur des planches taillées, fournit la « première idée de l'art à Faust. » *Scriver* ajoute [2]): « Cet important témoignage d'Accursius fait voir que « Jean Faust a appris à connaître cet art par le Donat « de Hollande qui était taillé sur des planches de bois, « et c'est ce que confirme l'excellent auteur de la chro- « nique de Cologne. » Joseph *Scaliger* rapporte aussi les paroles d'Accursius et dit [3]) : « Le premier ouvrage « imprimé en Hollande fut un Donat ; il ne le fut « pas avec des caractères détachés, mais au moyen de « planches taillées. » M. Koning lui-même, p. 55, parle du fragment d'un Donat xylographique qui se trouve à la bibliothèque royale à la Haye, et il l'attribue à Coster.

Ce petit livre d'école ayant eu une foule d'éditions, on en trouva des fragments sur la couverture de vieux livres. M. Koning, p. 63 sq, en distingue même de trois éditions différentes, dont les caractères sont les mêmes que ceux avec lesquels la seconde édition hollandaise et les deux éditions latines du Miroir ont été imprimées. Meermann lui-même [4]) dit que ces caractères avaient été fondus entre les années 1460 et 1470. Comment M. Koning, p. 169, peut-il encore avancer que ces Donats imprimés

---

1) Dans Wolf, *Monum. typogr.* t. I. p. 299.

2) Ibidem, p. 407. — 3) Ibid. p. 843. — 4) T. II. p. 219.

avec des caractères de fonte, soient ceux que le chroniqueur de Cologne et Accursius avaient en vue? Le même auteur dit, p. 62 sq, que les lettres des fragments de deux autres éditions du Donat sont plus grossières et plus imparfaites que celles du premier Miroir hollandais. Mais est-il possible de prouver par une *n* ou un *u* renversés qu'elles ne sont pas xylografiques? Une telle inversion ne peut-elle pas être aussi bien la faute du graveur que celle du compositeur?

On ne peut admettre que *Zell* de Hanau ait appris à Mayence, de la bouche de son précepteur Gutenberg lui-même, qu'il était né à Strasbourg, et qu'il ait parlé de cette prétendue naissance au chroniqueur de Cologne. Il est donc évident que le chroniqueur a fait plusieurs additions à ce récit de Zell, outre celle des longues réflexions sur l'imprimerie [1]); aussi n'a-t-il pas fait imprimer toute sa chronique chez ce Zell, mais chez Jean Koelhoff également à Cologne. On peut mettre au nombre de ces additions la remarque, que la *première idée* de l'art a été tirée des Donats xylographiques qui avaient été imprimés en Hollande avant 1450. *Accursius* qui vivait à la cour de Charles-Quint, dont il connaissait la grande prédilection pour les Pays-Bas sa patrie, répéta la même remarque. *Scriver* s'empressa de profiter de ces témoignages du chroniqueur et d'Accursius: car ils sont, dit-il [2]), « une preuve plus « sûre que tout ce qu'ont dit Junius et d'autres, que « l'honneur de l'invention de l'imprimerie nous appar- « tient. » C'est ainsi que Scriver confond la xylographie avec la véritable typographie. Il est à remarquer que ni Junius ni les traditions de Harlem, rapportées

1) Dans Wolf, *Monum. typogr.* t. I. p. 407—412.
2) Ibidem, t. I. p. 407.

par Koornhert, van Zuyren et Guicciardini ne font nullement mention de Donats imprimés à Harlem. La prétendue existence des Donats de Hollande ne repose donc que sur le témoignage du chroniqueur de Cologne, qui peut avoir attribué à la Hollande les premiers Donats xylographiques parcequ'on y en imprimait encore de son temps, comme le prouve celui qui fut imprimé en Belgique vers la fin du 15.e siècle [1]), et qui est conservé dans la bibliothèque publique de Deventer.

Le *Donat* xylographique imprimé par Gutenberg et Faust n'est certainement pas le premier qui ait paru en Allemagne: car c'est là que vécurent les premiers graveurs en bois, comme l'a observé le savant *Ménétrier* [2]), et en 1423 on y imprimait déjà des figures avec un texte. Avant cette époque on imprimait en Allemagne des Donats avec l'estampille, de la même manière que les relieurs mettent le titre sur le dos des livres. Dans un catalogue des livres de l'abbaye de *Wiblingen* en Souabe [3]) on trouve non seulement: « *Item Dominicalia in parvo libro* STAMPATO *in papyro, non scripto;* » mais aussi la même main a ajouté à la fin : « *Anno Dmi* 1340 « *viguit qui fecit stampare Donatos.* »

Au moyen de ces estampilles on a imprimé trois ouvrages sur du velin violet avec des lettres onciales d'or et d'argent. 1.° Le fragment, conservé à Upsal, de la traduction gothique des 4 *Evangélistes*, qui doit avoir été faite, vers l'an 370, par *Ulphilas*, Evêque des Goths en Mœsie sur le Danube. 2.° Le

---

1) Selon Meermann, p. 248.

2) Dans Fournier, *Origine de l'art de graver en bois.* p. 25.

3) Des-Roches, dans les *Mém. de l'Acad. de Bruxelles.* t. I. p. 527 sq.

codex latin des 4 Evangélistes; il fut trouvé à Vérone, et *Blanchini*, le publia à Rome avec trois autres en 1749. 3.° Le *Psalterium* de l'ancienne Abbaye de S.t Germain-des-Prés à Paris [1]).

M. *Des-Roches* ayant trouvé, dans une chronique en manuscrit du Brabant, terminée en 1350, des vers en mémoire de l'excellent violon (*vedelare*) brabançon *Louis van Vaelbeke* qui y était représenté comme le premier violon du monde, celà le conduisit, en 1777, à confondre l'art d'estamper avec la vraie typographie. La chronique s'exprime ainsi: « *Er war* « *der erste*, *der fand van Stampien die Manieren*, *die* « *man noch hört hanthieren.* » Cette manière d'estamper qu'il avait inventée frappait les oreilles et avait rapport à son art. Mais Des-Roches veut même avoir découvert que ce fut lui qui inventa l'imprimerie avant l'an 1312. Ce ne sont certainement pas les expressions équivoques du rimailleur brabançon qui peuvent prouver qu'un homme, quelque bon musicien qu'il ait été, ait inventé et pratiqué l'art si difficile d'imprimer, d'autant plus que les vers dont il s'agit n'indiquent pas même la ville où ce van Vaelbeke, tant vanté, a exercé cet art. Notre judicieux *Oberlin* [2]) dit: « La prétention de Des-Roches qui rapporte « l'invention de la typographie à un van Vaelbecke, « Brabançon du 14.e siècle, n'est aucunement ad- « missible. V. Breitkopf, *über die Erfindungs-Ge-* « *schichte der Buchdruckerkunst*, p. 35, où il réfute « encore deux autres nouvelles opinions sur cet « objet. » Ce Breitkopf explique de la manière suivante les paroles du rimailleur: « Le violon

---

1) Il est parlé de ces trois ouvrages dans les *Initia typogr.* p. 142 sq.

2) *Annales de la vie de Gutenberg.* p. 21.

« Louis, né à Valbek en Brabant, le plus grand ar-
« tiste qui ait jamais existé, fut le premier qui inventa
« l'art de battre du pied la mesure, comme celà se
« pratique encore actuellement. » *Fischer* et *Lambinet* [1]) en ont donné la même explication. De quelque manière qu'on explique cet art d'estamper, inventé par le violon, il est certain que le rimailleur n'avait pas en vue l'art d'imprimer qui, dans cette supposition, aurait été inventé dans le 14.e siècle sans être connu de personne.

Accursius a écrit sur un *Donat* [2]): « Ce *Donatus* et
« les *Confessionalia*, les premiers livres qui aient paru,
« ont été imprimés par Faust en 1450. » M. l'abbé Mercier trouva dans la bibliothèque de S.te Geneviève à Paris [3]) une édition de ces deux ouvrages dont chacun avait 24 pages; les caractères en étaient les mêmes et ils étaient reliés ensemble. M. de *Heinecken* qui les avait vus dit [4]): « Ces deux ouvrages sont imprimés
« avec des caractères mobiles qui paraissent très-iné-
« gaux. M. *Mercier*, alors bibliothécaire, croyait qu'ils
« étaient de bois, à cause de leur inégalité et de la
« faible empreinte de l'encre en quelques endroits, où
« les caractères avaient cédé, ne pouvant supporter la
« pression, ou même n'avaient pas marqué. Je crois
« plutôt que ces caractères étaient de fonte. » M.

---

1) Lambinet, t. II. p. 249.

2) Dans Wolf, *Monum. typogr.* t. I. p. 299.

3) *Supplément à l'histoire de l'imprimerie de* Marchand, p. 3.

4) *Neue Nachrichten von Künstlern und Kunstsachen.* Dresde et Leipzig 1768. p. 221—224. Il dit que ce *Donatus* et les *Confessionalia* de la bibliothèque de S.te Geneviève sont reliés avec le *Niderus de lepra morali, Parisiis* 1479, *per* Ulricum Gering.

Koning dit avec justesse, p. 98 : « Les imprimeurs de « Mayence ont commencé par de petits ouvrages, qui, « comme autant d'essais préparatoires, depuis l'an 1440 « jusqu'en 1450, ont précédé la Bible de 1450. Celà « est dans la nature de la chose et confirmé par des « témoignages. » Au nombre de ces témoignages sont le *Donatus* et les *Confessionalia* qui portent des marques certaines de pareils essais préparatoires. Ainsi tombe la preuve donnée par ce même M. Koning, p. 40, en faveur de Harlem : « Les ouvrages de « Mayence, dit-il, découvrent, au premier coup d'œil, « un progrès et une expérience dans l'art, qui mon- « trent incontestablement que ces ouvrages ont dû « être précédés par d'autres moins parfaits, savoir « ceux de Harlem. »

OUVRAGES XYLOGRAPHIQUES AVEC FIGURES.

M. Koning, p. 39, adopte l'opinion de plusieurs écrivains, que les cartes à jouer, qui d'abord avaient été peintes, mais qui ensuite furent imprimées avec le *frotton*, conduisirent à la fabrication des images de Saints; que ces images furent d'abord de la même grandeur que les cartes, mais que bientôt elles reçurent un plus grand format et furent accompagnées d'une inscription ou légende. On fit alors des recueils de gravures, la plupart tirées de l'histoire sainte, avec un texte explicatif gravé sur l'estampe ou sur un feuillet à part. C'est ainsi que parurent l'*Apocalypse de S.t Jean*, la *Bible des pauvres*, l'*Ars moriendi* etc. Fournier [1]) cite à cette occasion le savant Ménétrier

1) *Origine de la gravure en bois*, p. 20 et 25.

qui dit que les Allemands, premiers graveurs en bois, avaient aussi gravé au burin les premières formes des cartes à jouer. *Heinecken* [1]) dit qu'on trouve dans la bibliothèque de Wolfenbüttel, des figures tirées de l'Ecriture sainte et accompagnées du texte, de la grandeur de nos cartes à jouer. Il trouva dans les bibliothèques de plusieurs couvents, en Franconie, en Souabe, en Bavière et en Autriche, une quantité d'images de Saints collées à des livres du 15.e siècle. C'est donc sans fondement que M. Koning dit, p. 39, qu'on ne trouve de ces images de Saints que dans les ouvrages imprimés dans les Pays-Bas pendant le 15.e siècle.

La gravure en bois, petit in-folio, que M. de *Heinecken* a découverte dans la bibliothèque de la Chartreuse de *Buxheim* près de Memmingen, prouve qu'on a déjà imprimé en 1423 de semblables gravures en Allemagne avec le texte [2]). La principale image de cette gravure est celle de S.t *Christophe* qui porte à travers la mer l'enfant Jésus; on y trouve gravée l'inscription suivante: « *Cristofori faciem* « *die quacunque tueris, Illa nempe die morte mala* « *non morieris. Millesimo CCCC.o XX.o tertio.* » c'est-à-dire: « Ta mort sera sainte si tu meurs en un « jour où tu auras regardé la face de Christophe. « L'an mil quatre cent vingt-trois. » M. de *Murr* fit de nouveau graver en bois tout ce tableau et en tira une copie [3]) qu'il envoya à M. *Enschedé* à Harlem; celui-ci ne fit aucune objection [4]) à la justesse

1) Idée générale, p. 249 et 251.

2) Ibidem, p. 250.

3) Dans le *Journal zur Kunstgeschichte*, Nuremb. 1775. t. II. p. 104.

4) Ibid. p. 409.

de la date ; il manifesta simplement quelques doutes que cette gravure ait été faite en Allemagne. Lorsque l'original de Buxheim se trouva dans la fameuse bibliothèque du mylord *Spencer*, M. *Dibdin* donna une très-belle copie de l'image de ce Christophe, avec le texte mentionné ci-dessus [1]), et partagea l'opinion de *Heinecken* qui dit: « Cette pièce « nous fait connaître avec certitude qu'on a déjà im- « primé des figures avec des lettres en 1423. » M. Daunou [2]) a dit aussi : « Il ne reste plus le moindre « doute au sujet de l'image de S.t Christophe, datée « de 1423. ».

Dans la copie que M. de Murr a fait tirer de ce tableau, il s'y est glissé avant XX.° un petit trait qui ne se trouve pas dans l'épreuve plus exacte de la *Bibliotheca Spenceriana*. M. Koning prétend, p. 159, que ce trait insignifiant est la marque d'une *L* effacée, que l'image était antidatée de 50 ans et portait proprement 1473. Qui aurait voulu falsifier ainsi une date, à une époque où l'on n'avait pas formé la moindre contestation au sujet de l'ancienneté de la gravure en bois? Une main plus moderne n'aurait certainement pas laissé la plus petite trace de ce trait. C'était donc uniquement pour pouvoir contester aux

---

1) Dans la *Bibliotheca Spenceriana*, au commencement du t. I. Cette gravure tient à la couverture inférieure d'un manuscrit de l'an 1417, intitulé : *Laus Virginum*. A la couverture supérieure tient une gravure en bois représentant *l'Annonciation de la Vierge ;* elle a été faite de la même manière que la précédente et enluminée comme les cartes ; quoiqu'elle ne porte pas de date, on y trouve pourtant les mêmes indices d'ancienneté, comme l'affirme M. Dibdin, qui a donné une belle copie de l'ange et de la vierge.

2) *Analyse des opinions*, p. 116 sq.

Allemands les premières éditions des ouvrages xylographiques avec figures, que M. Koning s'est permis un raisonnement si futile et si ridicule.

Ces ouvrages sont d'un format petit in-folio et imprimés d'une manière anopistographique, c'est-à-dire, d'un seul côté du feuillet, comme le Miroir du salut. M. Koning, p. 42, regarde comme le plus ancien l'*Apocalypsis S.t Johannis*, parceque, dit-il, les estampes en sont plus simples et les lettres plus grossières et plus imparfaites que celles du *Biblia Pauperum*. Cette Apocalypse renferme 48 estampes, où sont gravés quelques mots latins pour faire connaître le contenu. L'exemplaire de l'abbaye de *Gottwich* en Autriche, dit Heinecken [1]), est la plus ancienne édition, car le dessin en est très-gothique et les lettres de l'alphabet, qui indiquent la suite des estampes, sont très-grossières. On a placé, dans d'autres éditions, une feuille du même papier entre deux estampes, et l'explication *allemande* qu'on y trouve est écrite à la plume; elle commence ainsi : « C'est ici que com« mence le livre de la mystérieuse Apocalypse de Saint-Jean. » On trouve de ces feuilles insérées dans l'exemplaire de *Vienne* [2]), dans celui qui était autrefois à Amsterdam chez le bourguemestre *Uylenbroek* et qui est actuellement dans la bibliothèque royale de *Londres* [3]), et dans celui de la bibliothèque

1) *Idée générale*. p. 334 et 367.

2) Heinecken *Idée générale*, p. 349.

3) Ibidem, p. 356, et Fournier, *Origine de la gravure en bois*, p. 27, où il commet une erreur en disant que cette explication est *en vieux langage Flamand*. Mais il avoue lui-même dans l'*origine de l'imprimerie*, p. 90, qu'il ne sait pas l'Allemand.

Bodléene à Oxford, lequel ne diffère, selon *Meermann*, p. 236, de l'exemplaire de *Harlem* que dans les trois dernières feuilles où l'on ne trouve pas de lettres pour indiquer la suite des figures. Cet exemplaire de Harlem semble même avoir été fait en Allemagne. Il fut acheté à la Haye, en 1654, avec plusieurs autres imprimés, et porté à l'hôtel de ville de Harlem, comme Meermann le dit, p. 118; mais c'est sans preuve que cet écrivain prétend que ces anciens imprimés ont été long-tems conservés dans la famille de Laurent.

Le *Biblia Pauperum* consiste en 40 gravures en bois avec un texte gravé sur chaque figure. L'exemplaire de la bibliothèque de *Wolfenbüttel* est le seul qui ait 50 gravures; il est mieux travaillé que ceux des quatre autres éditions dont parle Heinecken [1]), et paraît plus moderne. Si l'on trouve la marque P et l'écusson de Bourgogne sur l'exemplaire de M. W. *Rendorp* d'Amsterdam, cela prouve seulement qu'il a été fait dans les Pays-Bas avant la fin du 15.e siècle; c'est ce que nous avons déjà fait voir, p. 48, au sujet du Miroir du salut. *Harlem* ne possède aucun exemplaire du *Biblia Pauperum*. Les nombreux exemplaires des bibliothèques d'Allemagne, la traduction allemande imprimée avec des caractères de fonte à *Bamberg* en 1461 et trois éditions xylographiques avec la date de 1470 et de 1475 [2]), semblent indiquer que cet ouvrage, qui était fort en vogue en Allemagne, y fut aussi imprimé pour la première fois.

L'*Ars moriendi* (art de mourir) a cela de particulier, que les figures et le texte ne sont pas sur le même feuillet, mais sur des feuillets séparés, de

1) *Idée générale*, p. 309.

2) Ibidem, p. 325 et 327. — *Initia Typogr.* p. 4.

sorte qu'on y trouve onze feuillets de figures, onze de texte et deux de préface. Heinecken [1]) regarde comme la plus *ancienne* des six éditions de cet ouvrage celle de la bibliothèque de *Wolfenbüttel*, qu'il décrit ainsi: « Les caractères sont presque de la même « forme que ceux qu'on voit dans l'*Apocalypse;* le « dessin est lourd et chargé; la gravure est ex- « trêmement grossière." Il pense que l'exemplaire de *Harlem*, acheté à la Haye en 1654, est de la troisième édition. Meermann a observé, p. 232, qu'il y manquait neuf feuillets et que les autres étaient entièrement transposés. Heinecken dit [2]) en parlant des gravures de cet exemplaire: « Le dessin n'est « nullement chargé, et est plutôt léger; les figures « sont bien drapées et faites avec gout." M. Koning dit aussi, p. 45: « Les figures mêmes nous parais- « sent être beaucoup mieux travaillées et mieux fi- « nies que celles du *Biblia pauperum* et de l'*Apo-* « *calypsis;*" et en parlant des lettres il dit, p. 53, qu'elles ont beaucoup de ressemblance avec celles du *Cantique des Cantiques*, mais que celles-ci sont les plus belles et les plus propres de toutes. M. Koning, p. 42, regardant l'*Apocalypse* comme le plus ancien des ouvrages xylographiques, parceque les figures et les lettres y sont grossières et imparfaites, de quel droit reproche-t-il, p. 46, à M. de *Heinecken*, de regarder, par la même raison, l'exemplaire grossier de l'*ars moriendi* de Wolfenbüttel comme plus ancien que celui de Harlem qui est beaucoup moins imparfait? Jean *Sporer* imprima, en 1473, d'une manière xylographique et anopistographique

1) *Idée générale*, p. 400.
2) Ibidem. p. 409.

une traduction *allemande* de l'*ars moriendi;* ce Sporer se nomme *cartier:* or les cartiers imprimaient aussi de pareils ouvrages [1]).

Le plus moderne de tous ces ouvrages et le plus beau, selon MM. Dibdin et Koning, est l'*Historia B. Virginis Mariae ex Cantico Canticorum.* Il est composé de 16 gravures et on y voit des passages tirés du Cantique des Cantiques et gravés en forme de bandes. L'exemplaire de Harlem, acheté à la Haye en 1654, et dont sept feuilles manquent, présente sur la première estampe le titre suivant qui est gravé: « *Dit is die Voersienicheit* [2]) *van marien* « *der moder Godes En is geheten in latin cantic.*" *Meermann* dit, p. 231, qu'on ne trouve ce titre flamand ni dans l'exemplaire de la bibliothèque *Bodléene* à Oxford, ni dans celui du comte *Pertusati* qui passa de Vienne à Milan, ni dans celui de M. *Verdussen* à Anvers. Ce titre manque également dans le bel exemplaire du Mylord Spencer, ainsi que l'a rapporté M. *Dibdin* [3]). M. Koning évite avec soin de marquer cette importante différence et s'exprime ainsi, p. 50: « On dit que d'autres éditions « se trouvent dans la bibliothèque Bodléene et chez « le comte Pertusati. Lord Spencer en possède aussi « un exemplaire; mais le plus beau, qui existe en- « core complet, appartient maintenant à M. W. « *Rendorp* à Amsterdam."

Quelle foi peut-on ajouter à M. Meermann, lorsqu'il dit, p. 230, que les exemplaires de ce *Cantique* sans le titre flamand, ne sont que des contre-

---

1) *Idée générale*, p. 421 et 252.

2) Meermann et M. Koning le traduisent par *Providentia.*

3) *Bibliotheca Spenceriana*, T. I. p. XLII sq.

façons de l'exemplaire de Harlem? C'est précisément ce titre qui prouve que cette édition n'est pas une des plus anciennes: car les ouvrages, comme ce Cantique, dont les figures et le texte se trouvent sur la même gravure et qui sont sans préface, manquent aussi de titre et surtout de titre dans une langue différente du texte; or c'est particulièrement ce qui a lieu à l'égard de la *Bible des pauvres* et de l'*Apocalypse*. Ainsi les titres que rapporte M. Koning, p. 52, ne présentent aucune preuve convaincante à l'appui de son opinion et n'ont pas même rapport à la question dont il s'agit. Ces titres sont : *Ars moriendi*, qui se trouve à la tête de la préface de cet ouvrage [1]); *Dit is die prologhe van der Spieghel*, qui est celui du Miroir hollandais [2]); et *Kunst-Cyromantia* (Chiromancie) qui ne prouve rien, puisque cet art de prédire par l'inspection des mains ne fut pas imprimé en 1448; il ne fut cette année là que traduit en allemand.

M. Koning, p. 51, dit qu'on voit sur les figures de l'exemplaire de M. Rendorp, qui manquent à celui de Harlem les armes de la Bavière, du Hainaut, de la Bourgogne, du Brabant, de la Hollande, d'Utrecht, de Leyde et de quelques nobles des Pays-Bas. Pourquoi n'y trouve-t-on pas les armoiries de *Harlem* qui alors occupait déjà le second rang des villes de la Hollande [3]), et où l'on prétend que fut imprimé ce Cantique? Tout ce que peuvent indiquer ces armoiries et la marque P, c'est que cette belle édition fut imprimée dans les Pays-Bas avant la fin du 15.e siècle,

1) Heinecken, *Idée générale*, p. 407.

2) Meermann, p. 108.

3) Junii *Batavia*, p. 250.

comme nous l'avons observé ci-dessus, mais elles n'indiquent nullement, ainsi que le prétend M. Koning, p. 53, qu'elle parut à Harlem avant l'invention de l'imprimerie proprement dite, et que Laurent, mort avant l'an 1441, en fut l'imprimeur.

Un ouvrage imprimé de la même manière que l'*Ars moriendi* est l'*Ars memorandi notabilis per figuras Evangelistarum* (l'art de graver dans sa mémoire le récit des 4 Evangélistes). Il consiste en 15 gravures sur bois et en 15 feuillets de texte, le tout imprimé d'un seul côté [1]). Meermann, p. 245, et M. Koning, p. 58, ont reconnu que cet ouvrage n'a été imprimé qu'en Allemagne, ainsi que le *Entkrist* ou Antichrist qui est composé de 36 gravures en bois avec une explication gravée sur chaque figure, et trois feuillets de texte, un au commencement et deux à la fin. Un nouvel *Entkrist* xylographique et anopistographique fut imprimé, en 1472, par *Junghanns* cartier à Nuremberg [2]).

Il est incontestable qu'on imprimait déjà des figures avec le texte en Allemagne en 1423 : or, selon toutes les probabilités, les éditions grossières et imparfaites des ouvrages xylographiques avec figures, qui y ont été faites, sont plus anciennes que celles qu'on veut attribuer à Harlem, d'autant plus que ces dernières sont mieux exécutées et que les marques qui doivent en démontrer l'ancienneté ne peuvent en faire remonter l'impression que vers la fin du

1) Heinecken, *Idée générale*. p. 394.

2) Ibid. p. 384 et 392. — De Murr, *Journal*. T. II. p. 140. Ce *Junghanns* était probablement un fils de *Hanns*, sculpteur en bois, qui prêta le serment de bourgeoisie à Nuremberg en 1449. Ibidem. p. 120.

15.e siècle. M. *Heinecken* dit en parlant des figures de ces ouvrages [1]): « Les gravures de l'Apocalypse « diffèrent des vignettes du Miroir du salut, autant « que tous les ouvrages à figures diffèrent les uns « des autres; il est donc évident que toutes ces gra- « vures en bois ne peuvent pas être du même graveur." Cela conduit *Meermann*, p. 107, à n'attribuer à Laurent que le simple tirage des gravures, quoique Junius et Scriver [2]) semblent le présenter comme le sculpteur même des figures sur bois. Les sculpteurs en bois connaissant aussi la manière d'imprimer sur du papier leurs ouvrages avec le texte, ainsi que le prouve le S.t Christophe de 1423, pourquoi vouloir encore rechercher un Laurent à Harlem pour imprimeur de pareils ouvrages? Aussi *Fournier* dit-il [3]): « On « attribue ces ouvrages à gravures à Coster, quoi- « qu'ils soient très-grossiers en comparaison du Mi- « roir et d'une toute autre manière de faire, ce qui « est la pierre de touche à laquelle on reconnaît les « opérations des artistes. Coster est semblable au « Mercure de la fable sur le compte duquel on a « mis les faits de plusieurs autres. »

M. Koning, p. 20, en ayant appelé contre Meermann au jugement de M. Lambinet, nous allons rapporter l'opinion de ce dernier quant à la question dont il s'agit [4]): « Je conclus, dit-il, avec la grande « majorité des bibliographes instruits et libres de

---

1) *Idée générale.* p. 371 sq.

2) Dans Wolf, *Monum. Typogr.* T. I. p. 424 sq. — Junius dit: *Laurentius pinaces totas figuratas additis characteribus expressit.*

3) *Origine de l'Imprimerie.* p. 132.

4) Lambinet, *Origine de l'Imprimerie.* T. I. p. 275.

« préjugés, qu'il n'existe aucune preuve que Lau-« rent, surnommé Coster, ait été graveur, sculpteur « ou imprimeur. » M. *Koning* soutient, p. 42, que l'*Apocalypse*, vu la grossièreté des lettres, est le plus ancien des ouvrages xylographiques; *Meermann*, p. 236, pense que ces ouvrages n'ont été faits qu'après l'an 1440 par les descendants de Coster, et *Fournier* [1]) dit non seulement que les estampes du Miroir du salut sont infiniment supérieures à celles de l'*Apocalypse*, mais aussi [2]) qu'il est visible que le texte qu'on a imprimé au bas des gravures du Miroir ne l'a été que long-tems après les planches: ainsi le texte de ce Miroir n'aurait été imprimé que long-tems après l'année 1440. C'est cependant sur la prétendue ancienneté de cette impression, attribuée à Laurent Coster et rapportée à une époque antérieure à l'an 1440, que se fondent toutes les prétentions de Harlem, et c'est à l'appui de ces prétentions que M. Koning, p. 139, a osé dire en 1819: « Le récit de Junius est dans toutes ses par-« ties conforme à la vérité." Et p. 124: « Les té-« moignages de *van Zuyren* et de *Koornhert* s'ac-« cordent en tout point avec ce récit." Nous avons clairement prouvé le contraire.

---

1) Fournier, *Origine de l'Imprimerie.* p. 28.

2) Idem, *Origine de la gravure en bois.* p. 30.

IMPRIMEURS A STRASBOURG

pendant le premier siècle après la découverte de l'art.

« Strasbourg peut donc se glorifier, dit M. *Lam-* « *binet* [1]), d'avoir vu les premiers essais de *Gutenberg*." On peut croire que *Jean Mentel*, comme calligraphe, ait appris à connaître particulièrement Gutenberg et l'art qu'il exerçait. Mais il n'est pas vraisemblable que Gutenberg l'ait fait venir à Mayence, après l'année 1450, ainsi que l'a supposé *Meermann*, p. 214, pour écrire les titres et les lettres capitales aux livres qu'il imprimait; que Mentel y ait appris l'art et l'ait fait connaître à Strasbourg, lorsque Gutenberg et Faust se furent séparés en 1455 : car peu après l'année 1450 le calligraphe Pierre *Schœffer*, de Gernsheim, vint prêter ses secours aux imprimeurs de Mayence. Quoique *Schœpflin* ait regardé comme superflu [2]) de prouver, par les tarifs du péage de ce temps, que Mentel eut continué à séjourner à Strasbourg après l'an 1450, il n'en résulte pas que Mentel ait quitté Strasbourg après l'année 1450.

« Mentel est parvenu à faire seul à Strasbourg, « dit Schœpflin [3]), ce que Gutenberg n'avait pu exé- « cuter à Mayence qu'avec l'aide de Schæffer. » C'est ce que semblent indiquer aussi les paroles de Wimpheling, que nous avons rapportées ci-dessus, p. 24. Il n'est donc pas étonnant que le savant imprimeur *Jean Schott*, petit-fils de Mentel, *Jérôme de Gebwiler*, en 1521, et Jacques *Spiegel*, secrétaire

---

1) *Origine de l'Imprimerie.* T. I. p. 261.

2) Dans les *Vind.* p. 42. *in Docum.*

3) *Alsatia illustrata.* T. II. p. 349. *Vindiciae.* p. 59.

et conseiller impérial, en 1531 et 1541 [1]), aient désigné Mentel comme l'inventeur de l'imprimerie. Deux *Chroniques* [2]) en manuscrit, écrites à Strasbourg vers la fin du 16.e siècle, rapportent que Jean *Gensfleisch* de Mayence, ouvrier de Mentel, avait été assez perfide pour révéler l'art de son maître à son concitoyen Jean Gutenberg, et que Dieu l'avait puni de sa trahison en le frappant de cécité: or c'est d'après ce récit ridicule que Meermann, p. 91 sq, et M. Koning, p. 86, ont voulu faire passer *Jean Gensfleisch le vieux* pour frère de Gutenberg et pour ravisseur de l'imprimerie de Harlem. Mais le récit de ces chroniques qui n'avaient paru que long-temps après l'événement, n'est-il pas le digne pendant de celui de *Junius*, de 1575, avec la différence pourtant que Mentel était réellement un grand imprimeur, au lieu que Laurent, considéré comme imprimeur n'est guère qu'un être nul.

De Lignamine écrivait à Rome en 1474, (comme nous l'avons vu plus haut, p. 25,) qu'en 1458 Mentel imprimait des livres à Strasbourg avec autant d'habileté que Gutenberg et Faust à Mayence. Il imprimait beaucoup d'ouvrages sans y indiquer ni le millésime, ni le lieu d'impression, ni le nom de l'imprimeur [3]); au nombre de ces livres est la première *Bible allemande*, imprimée sans contredit en 1466: car l'exemplaire qui passa, en 1478, à *Stuttgard* du couvent de S.te Marguerite à Strasbourg, porte l'inscription suivante écrite à la main: « ce livre a été imprimé « par Jean Mentel à Strasbourg en 1466 [4]);" et on

1) Dans Meermann. T. II. p. 160.

2) Schœpflini, *Vindiciae*. p. 56 et 58.

3) Panzer. T. I. p. 67 — 76.

4) Nast, *von der hochdeutschen Bibel-Uebersetzung*. p. 13 sq. —

trouve écrit en anciens caractères dans l'exemplaire de la bibliothèque royale à *Munich* [1]) : « Ce livre a été « acheté en feuilles, le 27 Juin 1466, pour 12 florins." La Bible *latine* [2]) de Mentel est sans date, sans indication de l'endroit où elle a paru, et sans nom d'imprimeur. Le calligraphe a porté la date de 1466 sur un exemplaire qui est à Malines [3]), et on ne trouve que le nom de Mentel sur le livre intitulé: *Augustinus de arte prœdicandi* [4]). Le premier ouvrage de Mentel avec la date et le nom de l'imprimeur est le *Speculum Historiale*, de 1473, de *Vincent* de *Beauvais*, dont le *Speculum Naturale, Doctrinale et Morale* avait déjà été imprimé précédemment; ces ouvrages font ensemble dix gros volumes in-folio [5]). C'est avec les caractères de Mentel que furent aussi imprimés, sans millésime et sans nom d'imprimeur, les ouvrages suivants [6]) : *Hieronymi Epistolæ*; *Augustini Epistolæ* et *Confessiones; Virgilius* et *Terentius*. Celui qui acheta ce dernier livre, en 1470, dit, qu'il a reçu *Valerius Maximus* du célèbre imprimeur *Adolphe* (*Rausch*) *d'Ingweiler* qui l'avait publié [7]); cet Adolphe était peut-être le gendre de Mentel [8]). Mentel fut

---

SCHŒPFLIN, *Vind. Typogr.* p. 42, où cette Bible est nommée, mal-à-propos, Bible *latine*.

1) STEIGENBERGER, *über die zwei allerältesten gedruckten deutschen Bibeln*. p. 13 et Tab. I.

2) PANZER, T. I. p. 69.

3) LAMBINET, *Origine de l'Imprimerie*, T. I. p. 257.

4) PANZER, T. I. p. 67. — STEIGENBERGER, l. c. p. 47 sq.

5) PANZER, T. I. p. 18 sq.

6) Ibid. p. 68 et 73 sq. — LAMBINET, T. I. p. 253 sq.

7) PANZER, T. IV. p. 224.

8) *Initia Typogr.* p. 74. Coll. HERZOG, *elsässische Chronick*. Livre VI. p. 278.

enterré en 1478 dans la Cathédrale de Strasbourg, et on sonna à son honneur avec la grande cloche. Dans les régistres où l'on inscrivait ceux pour lesquels on sonnait, il est nommé *Impressor*, imprimeur et non inventeur [1]).

Henri *Eggestein* ou *Eckstein*, qui se nomme maître ès arts et en philosophie, se mit à imprimer peu après Mentel. Jérôme de Gebwiler dit qu'il a vu une convention par écrit qu'Eggestein avait faite avec Mentel, d'après laquelle ils devaient se réunir et exercer l'art en secret dans les commencemens [2]). Eggestein rivalisa ensuite avec Mentel et imprima, comme lui, beaucoup d'ouvrages sans y porter ni la date, ni le lieu d'impression, ni le nom de l'imprimeur [3]). Il publia en 1471 les deux premiers ouvrages qui aient paru à Strasbourg avec la date, le nom de l'endroit où ils ont paru et celui de l'imprimeur; ces ouvrages sont le *Decretum Gratiani* avec les commentaires, deux gros volumes in-folio, et les *Constitutiones Clementis V*, un volume grand in-folio; c'est dans ce dernier ouvrage qu'il dit, « qu'il « a déjà imprimé un nombre *infini* de volumes trai- « tant du droit divin et du droit humain" [4]). Au nombre de ces ouvrages est la *Bible allemande*, sans millésime, sans indication de lieu d'impression et sans nom d'imprimeur; elle peut disputer le pas, quant à la priorité de l'impression, à celle de Mentel de 1466. On a montré peu d'adresse en ajoutant

1) Schœpflini, *Vind. Typogr.* p. 99.
2) Dans Meermann, T. II. p. 161.
3) Panzer, T. I. p. 80 — 88.
4) Ibid. p. 17.

deux souscriptions différentes de *Faust* [1]) sur un exemplaire de cette Bible à *Stuttgard*, comme si c'était *Faust* qui eut imprimé cette Bible, et cela la même année et le même jour où il termina sa *Bible* latine de 1462! Eggestein publia aussi sans aucune date et sans indication d'année, de lieu ou d'imprimeur trois éditions de la *Bible* latine [2]). Un exemplaire de l'une de ces éditions a passé de la bibliothèque des chevaliers de l'ordre de S.t Jean à Strasbourg dans notre bibliothèque publique; le calligraphe a écrit à la fin du premier volume: *Explicit Psalterium per magistrum Heinricum Eggestein anno LXVIII.* Meermann [3]) a aussi reconnu qu'Eggestein était l'imprimeur de cette Bible, et c'est ce qui a été prouvé clairement contre Fournier dans les *Initia Typographica* p. 63. Eggestein imprima en 1472 les *Ciceronis Officia* et les *Justiniani Institutiones* avec les *Consuetudines Feudorum.* C'est aussi avec ses caractères que fut imprimé, sans indication d'endroit et sans nom d'imprimeur le *Julius Cæsar* de l'an 1474 [4]).

George *Husner* indique de la manière suivante, en 1473 et 1476, l'espèce de caractères dont se servaient les imprimeurs: *Sculptis ex aere literis* [5]). Martin *Flach*, natif de Bâle, qui en 1475 imprima le *Roderici Speculum vitæ humanæ* et plusieurs autres ouvrages, dit dans ceux de Jean *Gerson* de 1494, dont les

1) V. *Initia Typogr.* p. 72 sq. — Steigenberger, l. c. p. 29 et 35 sq. — Panzer, *Zusätze zu den Annalen der deutschen Literatur.* Leipzig 1802. p. 1.

2) Panzer, T. I. p. 80 — 82.

3) Meermann, T. II. p. 285.

4) Panzer, T. I. p. 17 sq.

5) Ibidem, p. 19 et 21.

caractères paraissent parfaitement égaux: « Tu vou« dras peut-être savoir *quis sculpserit hoc opus aere* « et qui a imprimé ces feuilles." Il ne voulait certainement indiquer que des caractères de fonte [2]), et tel était aussi le dessein de Henri *Knoblochzer* qui imprima en 1478 la traduction allemande du *Belial*, se servant, à ce qu'il dit, de *aereis figuris*, c'est-à-dire, *literis* [2]), et qui exerça à Heidelberg l'art d'imprimer au moins depuis 1489.

Martin *Schott* imprima dès l'an 1481 [3]), et ce fut en 1498 qu'il donna une édition élégante des *Epistolæ et Carmina* du savant chanoine Pierre *Schott*, accompagnée d'une préface de Wimpheling où est peint le noble caractère de ce savant [4]). Martin Schott mourut en 1490 à l'âge de 32 ans [5]); il était fils du vénérable Ammeistre Pierre *Schott* dont les soins firent parvenir Jean *Geiler* de *Kaisersberg*, en 1478, à la place de premier prédicateur à la Cathédrale [6]), et qui fit faire, en 1486, la belle chaire en pierre qui est au milieu de cette église. On prêchoit auparavant sur la chaire de la chapelle de S.t Laurent, et c'étaient

---

1) *Initia Typographica*. p 94.

2) Knoblochzer a tiré toute sa souscription de l'édition que Bæmler publia à Augsbourg en 1473. — Panzer, *Annalen der deutschen Literatur*, 1788. p. 70. — *Initia Typogr.* p. 81.

3) Panzer, Ibid. p. 117.

4) Dans Riegger, *Amœnitates literariæ. Friburg* 1775. p. 187 sq.

5) Son *Epitaphe* à l'église de S.t Pierre le jeune, où il avait été chanoine est rapportée par Riegger, p. 189.

6) Wimpheling dans le *Catal. Episcoporum Argentinensium*, N.° 77. et dans l'*Epist. ad Kaisersbergii nepotes*, voyez Riegger, p. 106. — *Beatus Rhenanus* in vita Kaisersbergii, Ibid. p. 63 sq.

les Dominicains qui remplissaient cette fonction avant l'an 1478 [1]).

Jean *Pruss* publia beaucoup d'ouvrages depuis 1483, et ce fut probablement lui qui mit au jour ceux de *Jean Gerson*, trois volumes petit in-folio, imprimés en 1488 par les soins du D. Kaisersberg qui avait pris pour modèle ce fameux théologien de Paris, mort en 1429 [2]). Ce ne fut qu'en 1502 que Martin *Flach le jeune* imprima sous la direction de Wimpheling le quatrième volume des oeuvres de Gerson [3]). *Pruss* imprima en 1487 et 1488 le *Fasciculus Temporum* où il dit, à l'année 1457 : « C'est à « cette époque que fut inventé à Mayence l'art d'im« primer, inouï jusqu'alors [4])." En 1505 il imprima l'*Epitome rerum Germanicarum* écrit par Wimpheling en 1502; on y voit que Jean Gutenberg est le premier qui inventa l'imprimerie et que ce fut à Strasbourg en 1440. Jean *Pruss le jeune* imprima, en 1521, la *Panegyris Carolina* de *Jérôme de Gebwiler*, où Jean Mentel est désigné comme ayant fait la première invention à Strasbourg en 1447.

Jean *Reinhard*, nommé *Grüninger* de son lieu de naissance en Wurtemberg, eut une imprimerie très-florissante depuis 1483 jusqu'en 1528; il donna une très-belle édition de *Térence* en 1496, d'*Horace* avec des figures en 1498 et de *Virgile* avec des figures en 1502. Sébastien *Brant* était l'éditeur de ce dernier ouvrage [5]).

---

1) Grandidier, *Essais sur la Cathédrale de Strasb.* 1782. p. 69 et 273.

2) Panzer, T. I. p. 35. — Riegger, p. 74. — Wimphelingii *Epistola* dans Riegger, p. 121.

3) Riegger, *Amœnit. literariæ*, p. 74.

4) Dans Schwarz, *Docum. de Orig. Typogr.* P. III. p. 32.

5) Heyne, Prol. ad Virgil. p. 185. éd. de 1803. — Panzer, T. I. p. 56 et 61.

Ce fut en 1497 que Grüninger imprima avec des figures le livre de *Brant* intitulé: *Stultifera navis* (vaisseau des fous), et celui de Wimpheling, intitulé: *Isidoneus*, ouvrage qui traite de l'instruction de la jeunesse. Il mit au jour, en 1508, le *Catalogus Episcoporum Argentinensium* du même Wimpheling et en 1518, les *Sermones et tractatus* du D. Kaisersberg, recueillis par le D. Pierre *Wickgram* son neveu, et son successeur, en 1510, à la place de prédicateur à la Cathédrale [1]). Grüninger imprima encore en 1522 la *Ptolomæi Geographia*, et en donna une édition beaucoup plus belle avec des gravures en 1525 [2]). *La Bible* allemande qui avait paru à Strasbourg en 1485 [3]), sans nom d'imprimeur, avait été imprimée avec les mêmes caractères dont il se servit en 1504 dans la *Passio* des 4 Evangélistes. C'est aussi de sa presse que sortirent, en 1522, une contrefaçon du *Traité des 7 sacrements contre Luther* par Henri VIII, roi d'Angleterre, les écrits du Franciscain Thomas *Murner*, et ceux de l'Augustin Conrad *Treger* au sujet du changement de religion qui

1) Riegger, *Amœnit.* p. 90 sq.

2) Schœpflin, *Vind. Typogr.* p. 106. — Panzer, T. VI. p. 97 et 107.

3) Le célèbre D. Jean Eck a exprimé de la manière suivante son jugement au sujet des Bibles allemandes traduites d'après la Vulgate latine et imprimées à Strasbourg, à Nuremberg et à Augsbourg jusqu'en 1518 : „Le traducteur, dit-il, s'est trop attaché au mot à mot, ce qui le rend souvent inintelligible, „et le lecteur peu éclairé a peine à en saisir le sens. Il a „aussi commis plusieurs erreurs, faute de connaître assez bien „le latin; j'en ai noté plus de trois mille exemples." etc. Ces paroles se trouvent dans une épitre dédicatoire de sa traduction de la Bible qu'il adressa d'Ingolstadt, en 1536, au Cardinal Matthæus, Archevêque de Salzbourg.

s'opérait alors dans les églises de Strasbourg. Le même Grüninger imprima, en 1527, le *Nouveau Testament* de Jacques *Beringer*, Diacre à la Cathédrale de Spire, qui avait donné en forme d'Harmonie les quatre Evangélistes, dont la version était au fond la même que celle de la première édition de Luther de 1522[2]).

Jean *Knobloch* imprima en 1505 et 1506 l'écrit de Wimpheling *de Integritate*[2]), adressé au gentilhomme *Jacques Sturm*[3]), alors âgé de dix-sept ans, qui lui avait observé qu'on attribuerait à une certaine jalousie contre les propriétaires de riches bénéfices son *Apologia pro republica Christiana* qui était encore en manuscrit. Wimpheling se justifie de ce soupçon au commencement de l'écrit *de Integritate*. Son *Apologia pro republica Christia-*

1) Panzer, *Geschichte der Bibel-Uebersetzung Luthers*, 1791. p. 133—136.

2) Riegger, p. 240 sq. — Du Pin, *Biblioth. des Auteurs ecclésiastiques*, T. XIV. p. 118, où cet écrit est très-estimé, et où se trouve la preuve, citée dans l'ouvrage de Wimpheling, que S.t *Augustin* n'avait pas été moine; cela occasionna une grande dispute entre les Augustins et Wimpheling qui écrivit encore une *Apologetica declaratio* pour servir à l'appui de ce qu'il avait avancé. *Erasme* dit que le pape *Jules II* termina cette dispute à la grande satisfaction de tous les gens de bien. V. Riegger, p. 164, 246 et 260.

3) Erasme en fait le portrait, en 1514, de la manière suivante: „Incomparabilem juvenem *Jacobum Sturmium*, qui majorum „imagines morum illustrat *integritate*, juventutem ornat se„nili morum gravitate, doctrinam haud quaquam vulgarem „incredibili modestia mire condecorat." Dans Riegger, p. 373. Il écrivait aussi en 1529: „Inter nobiles doctrina, sinceri„tate, candore, prudentia nobilissimus *Jacobus Sturmius*, „cujus consiliis plurimum debet tota pene Germanica, non „solum inclyta civitas Argentoratum." Ibid. p. 163.

na, où la majeure partie des Juristes, des Avocats et des Théologiens ne sont pas dépeints d'une manière très-avantageuse, fut imprimée en 1506 à *Pforzheim* par Thomas *Anshelm* [1]). *Knobloch* imprima [2]) en 1524 et 1525 le *Nouveau Testament* d'après la première édition de Luther de 1522; il en donna une nouvelle édition en 1528 d'après celle de 1527, corrigée par Luther. Il publia l'*Ancien Testament* par livraisons de 1524 à 1528, comme cela avait eu lieu à Wittemberg dès l'an 1523; les *Prophètes* ne se trouvaient ni dans l'une ni dans l'autre édition. Esaie parut en 1528, et tous ensemble ne furent imprimés qu'en 1532 à Wittemberg.

Le savant Jean *Schott*, petit-fils de *Mentel*, et probablement fils de *Martin*, imprima au plus tard dés l'an 1500 [3]). Il publia les ouvrages suivants: en 1513 et en 1520 la *Ptolemœi Geographia* avec 47 cartes proprement gravées sur bois; en 1515, *Luciani Dialogi Deorum*, grec et latin; en 1517 *Nideri Formicarius;* en 1522 le sermonaire avec gravures du D. Kaisersberg; et en 1523 l'*Expostulatio* de Ulric de *Hutten* contre Erasme de Rotterdam, et la réponse de Otto *Brunfels* à la *Spongia* d'Erasme contre Hutten [4]). Schott imprima en 1531 les *Scholia* de Jacques *Spiegel* sur l'*Austrias Bartholini;* il y dit que Mentel inventa l'imprimerie en 1444. Il mit à la tête de quelques uns de ses imprimés les armes de sa famille, qui étaient

1) Riegger, p. 267—278. — Freytag, *Adparatus literarius.* T. I. p. 177.

2) Panzer, *Bibel-Uebersetzung Luthers*, p. 129—132, 137, 188—192, 224 et 239.

3) Panzer, T. I. p. 65. N. 375.

4) Panzer, *Ulrich von Hutten.* Nuremb. 1798. p. 171 sq.

un lion couronné, donnant à entendre que l'Empereur Frédéric III les avait accordées, en 1466, à Mentel, comme premier inventeur de la typographie, et que ce titre de noblesse avait passé à ses descendants. Jacques *Mentel*, médecin à Paris, disait en 1650 [1]) que Schott avait déjà fait cela avant 1543, dans le *Ptolemæus* de 1520; mais le témoignage de ce Mentel n'est pas toujours infaillible [2]). C'est comme grand imprimeur et non comme inventeur de l'art que Mentel reçut les titres de noblesse; sans cela Schott aurait publié le diplôme de l'Empereur. Jean *Schott* imprima le *Nouveau Testament* in-octavo sans y porter de date. Ce n'était qu'une contrefaçon de la première édition, in-folio, que Luther avait donnée en 1522 [3]).

Matthias *Schurer*, né à Sélestadt, Maître ès arts et membre de la société littéraire de Strasbourg [4]), y établit, en 1508, une imprimerie d'où sont sortis un grand nombre des meilleurs ouvrages et surtout d'anciens auteurs latins. Il imprima en 1511 *Erasmi encomium Moriæ*, ouvrage qui, comme les *Colloquia*, excita la haine d'une foule de personnes contre son auteur, mais qui rapporta beaucoup à l'imprimeur. Il publia en 1514 l'écrit du même auteur intitulé: *De copia verborum et rerum;* cet écrit est précédé de deux lettres, celle que *Wimpheling* adressa, le 1.er Septembre 1514, à *Erasme*

---

1) Dans le *Parœnesi de Orig. Typogr.* V. Wolf, T. II. p. 360 sq. et p. 212.

2) Schœpflin, *Vind. Typogr.* p. 57.

3) Panzer, *Bibel-Uebersetzung Luthers*, p. 123 — 126.

4) Les autres membres de cette société étaient Wimpheling, Séb. Brant, Jérôme de Gebwiler, Jacques Sturm, Luscinius et cinq autres. V. Schœpflin, *Alsatia.* T. II. p. 344.

au nom de la société littéraire de Strasbourg, où ce savant avait été reçu de la manière la plus honorable à son passage en allant à Bâle, et la réponse qu'Erasme écrivit de Bâle à Wimpheling; cette réponse est datée du 21 Septembre 1514 et fait le plus bel éloge de Strasbourg et des membres de la société littéraire [1]). Lazare *Schurer* imprima plusieurs ouvrages à Sélestadt; c'est par lui que Wimpheling fit imprimer [2]) en 1520 l'*Erasmi Epistola* au Cardinal Albert de Brandebourg, Archevêque de Mayence; cette lettre est du 1.er Novembre 1519 et concerne la cause de Luther. Wimpheling y joignit sa propre lettre à Christophe, Evêque de Bâle, son ami. Schurer publia encore en 1520 *Wimphelingii Pragmaticæ Sanctionis medulla, Gravamina nationis Germanicæ* [3]), et *Jo. Sapidi* (Witz) *Epigrammata* [4]).

Wolfgang *Köpfel* imprima en 1523 la justification de Matthieu *Zell*, curé à la Cathédrale depuis 1517, au sujet d'articles qu'on lui avait reprochés. Il publia en 1524 la réponse du D. *Capito*, prévôt à S.t Thomas, à l'adresse aux Suisses de Conrad *Treger*, et le *Nouveau Testament* grec, sous la direction de

1) Riegger rapporte ces deux lettres p. 368 — 378. Erasme dit de Strasbourg: „Videbam monarchiam absque tyrannide, aristocratiam sine factionibus, democratiam sine tumultu, opes absque luxu, felicitatem absque procacitate. Quid hac harmonia cogitari potest felicius? Utinam in hujusmodi rempublicam, divine Plato, tibi contigisset incidere! Hic nimirum, hic licuisset illam tuam civitatem vere felicem instituere."

2) Riegger, p. 540. — Erasmi *Opp.* T. III. P. II. p. 513. ed. Clerici.

3) Ibidem. p. 479 — 533.

4) Panzer, T. VIII. p. 292.

Capito; en 1525 la grammaire hébraïque de Capito et les œuvres d'Homère, texte grec; en 1526 l'*Ancien Testament*, texte grec, 3 V. in-8.°; c'est dans ces ouvrages qu'il se nomme en grec *Cephaleus.* Il mit au jour en 1538 le *Nouveau Testament* de Luther; cette édition in-16 avait été précédée d'une édition in-8.° en 1524. Toute la *Bible* parut de 1530 — 1532 par livraisons in-folio et in-4.° Une nouvelle édition in-folio parut en 1535, une autre in-8.° en 1538, une in-folio en 1544 et une du même format en 1547 [1]). Celle de 1538 n'offre que le texte, absolument conforme à celui de Luther.

Matthias *Hupfuff* imprima entre autres ouvrages en 1520 *Baptistæ Mantuani Fastorum libros XII* avec une préface de Wimpheling qui fait l'éloge de l'ouvrage [2]). — René *Beck*, aussi actif que Hupfuff, imprima en 1515 *Aeneæ Sylvii Germania,* avec la réfutation des griefs exposés par la nation allemande, et la réponse de Wimpheling à cette réfutation [3]).

George Ulrich de *Andla* imprima en 1533 le *Nouveau Testament* in-8.°, d'après l'édition corrigée à Wittemberg en 1530 [4]). Il publia en 1531 la traduction en latin de la Confession des quatre villes. Jean *Schweinzer* avait imprimé la même année le texte allemand.

Wendelin *Rihel* imprima en 1535 toute la *Bible* avec les préfaces et les commentaires de Luther, ainsi qu'elle avait paru à Wittemberg en 1534; il publia aussi le *Nouveau Testament* en 1537 [5]). Il donna en

1) Panzer, *Bibel-Uebersetzung Luthers.* p. 128, 284 — 294, 321, 342, 383, 553 sq. et 557 sq.

2) Riegger, p. 476.

3) Idem, p. 430 — 459.

4) Panzer, *Bibel-Uebersetzung Luthers.* p. 140 — 142.

5) Ibidem, p. 320 et 341.

1555 la *première* édition de Jean *Sleidan de Statu religionis et reipublicæ, Carolo V Cæsare.* Wendelin étant mort peu après, ses fils *Josias* et *Théodose* publièrent encore la même année non seulement une seconde édition in-folio de, Sleidan, avec la souscription suivante: *Argentorati per Hæredes Vuendelini Rihelii anno M. D. LV.* [1]), mais aussi la première édition in-octavo avec la marque de l'imprimerie de Rihel, sans pourtant indiquer le lieu d'impression ni l'imprimeur [2]). Ces trois éditions, précédées d'une exhortation de Sleidan aux imprimeurs de ne pas contrefaire son ouvrage, furent suivies de *neuf* autres éditions consécutives, sorties des presses des Rihel, une in-folio et une in-8.° en 1556 [3]), une in-8.° en 1557 et une autre du même format en

---

1) Am-Ende, dans Schelhorn *Ergötzlichkeiten.* Ulm 1763. T. II. p. 440 sq.

2) Ibidem, p. 660 — 669, où il est dit que la seconde édition in-8.°, qui porte la date de 1555, mais qui n'a l'indication ni du lieu d'impression ni de l'imprimeur, est aussi sortie de la presse de Rihel, et cependant on n'y trouve ni la marque de l'imprimerie de Rihel, ni l'exhortation de Sleidan aux imprimeurs. Mais ensuite Am-Ende a dit dans une édition de Sleidan qu'il publia à Francfort en 1785, T. I. p. 6, 113 et 169, que cette seconde édition in-8.° de 1455 avait été imprimée à Bâle.

3) *Sleidan* se plaint dans ces éditions de 1556 de ce qu'un *anonyme* ait imprimé, malgré lui, non seulement une traduction allemande de cet ouvrage, mais même l'original latin. Ces deux ouvrages avaient été imprimés à Bâle en 1556 avec les caractères de Nic. *Brylinger.* Henri *Pantaléon*, Docteur en médecine, était l'auteur de la traduction allemande. Édit. Francofort 1785. T. I. p. 2. *Sleidan* mourut en Octobre 1556.

1558; c'est à celle-ci qu'est joint pour la première fois le XXVI.e livre de *Sleidan* [1]). L'édition de 1559 est in-folio; celle de 1561 in-8.°; celles de 1568 et de 1572 sont in-folio, et celle de 1576 est in-8.° [2]). La traduction *allemande* de Marc *Stammler* parut in-folio, en 1557, avec la marque de l'imprimerie de Rihel.

Les changements qu'on fit dans les deux dernières éditions de 1455 et dans les éditions suivantes ne sont que des bagatelles qui ne peuvent être avantageuses ou nuisibles ni aux Catholiques ni aux Protestants, ainsi que l'a démontré M. *Am-Ende* qui a collationné avec exactitude ces différentes éditions [3]). Le *virginem matrem* qu'on trouve dans la première édition que publia Wendelin *Rihel* en 1555, page 209 b, se trouve également dans les onze éditions suivantes, rapportées ci-dessus; il est à la p. 376, ligne 16, dans l'édition de 1576 qui fut publiée par Théodose *Rihel*, ainsi que dans une in-8.° que donna ce même Théodose, *sans indication d'année.* La traduction de *Stammler* de l'an 1557 rapporte aussi ce *virginem matrem.* Ce n'est que dans une édition in-8.° et *sans date* de Théodose *Rihel*, probablement le *jeune*, qu'on lit, p. 376, *virginem* AUT *matrem;* on trouve la même chose dans l'édition in-8.° publiée à *Francfort* en 1616, p. 347 sq., dans celle in-8.°, de Théodose *Rihel le jeune*, qui parut vers l'an 1612, comme l'indique le privilège qui est à la tête du livre,

---

1) Am-Ende, dans l'édition de Francf. 1785. T. I. p. 13.

2) Am-Ende nomme toutes ces éditions dans Schelhorn, T. II. p. 434, et celle de 1557 dans l'édit. de Francf. T. I. p. 282.

3) Dans Schelhorn *Ergötzlichkeiten.* T. II. p. 431, 441 — 461 et p. 681 — 699.

p. 376 et dans la dernière édition, in-8.°, que Christophe de *Heyden*, son successeur, publia à Strasbourg en 1621 [1]). Mais ce même de *Heyden* imprima encore la même année et réimprima en 1624 la traduction allemande d'Osée *Schad* où l'ancienne leçon *virginem matrem* a été suivie. Livre XIII. p. 351.

Sous la dénomination de *héritiers* de Wendelin Rihel parut en 1455 après *Sleidan*, *Aristotelis Ethica*, texte grec, dont Jean Sturm était l'éditeur [2]). *Josias Rihel* imprima en 1558 le *Nouveau Testament* in-12, d'après la version de Luther [3]); en 1564 les œuvres de Cicéron [4]), et en 1569 *Johannis Sturmii Epistolæ sex de morte Reverendissimi Principis Erasmi; Argentinensis Episcopi* [5]). Rihel devint membre au sénat de

---

1) Am-Ende, Ibidem. p. 449 — 451 et 678.

2) Schœpflini *Vindiciæ Typographicæ*. p 110.

3) Panzer, *Bibel-Uebersetzung Luthers*. p. 530.

4) Am-Ende, dans Schelhorns *Ergötzlichkeiten*. T. II. p. 667.

5) Le célébre Jean Sturm, né à Schleiden, premier Recteur de l'Académie de Strasbourg, dit dans la première lettre de condoléance qu'il adressa au Grand-Prévôt Richard comte Palatin, au Grand-Doyen et au Grand Chapitre, en parlant du vénérable Évêque Erasme, Baron de Limbourg: „Anno *Lutetiae* trigesimo constituta inter nos familiaritas fuit, et inde usque ad extremum vitæ diem, et illius erga me amor atque clementia, et mea erga illum pietas atque reverentia esse non desiit.. Ac certe et quod Argentinam vocatus sum, et quod ipse in hanc urbem venire non recusavi, id huic Principi et Ludovico Carino tribuendum est, qui hoc consilium Jacobo Sturmio et Martino Bucero dederant, vel quod me secum esse cuperent, vel quod putabant id me posse et velle facere, quod de me ipsi promitterent... Morum vero et vitæ tanta et talis suavitas erat cum juvenis adhuc esset, ut hæc

la chambre des treize et *Scholarcha*, et mourut en 1597 [1]).

Théodose *Rihel* imprima en 1575 un extrait en allemand de *Tite-Live*, 1 V. in-folio avec gravures [2]). Son imprimerie passa entre les mains de Christophe de *Heyden*, cité ci-dessus, qui imprima Sleidan et y apposa la marque de l'imprimerie de *Rihel*, et qui publia en 1618 les Sermons prononcés à l'occasion du Jubilé de 1617. L'attelier de Josias *Rihel* devint la propriété de Lazare *Zetzner*, qui donna en 1603 une belle édition in-folio de la *Bible* allemande, avec gravures sur bois, d'après la traduction de Luther, et en 1610 *Beati Rhenani res Germanicæ*. Ses *héritiers* publièrent en 1625 une petite *Bible* in-8.° ornée de figures dessinées par Tobias *Stimmer* [3]), et en 1630 une superbe Bible allemande conforme à la traduction de Luther, et ornée de gravures en taille douce de Mé-

---

ipsa suavitas tantum ei pararet autoritatis inter æquales propter prudentiam, quantum voluptatis propter humanitatem... Posteaquam Episcopus factus est, magnarum virtutum magna documenta dedit... Itaque Senatus noster testimonium ei dat *optimi Principis*, et in Senatu multi sunt qui ad illius honorificam memoriam ingemiscunt, et similem sibi a vobis eligi atque dari in summis optatis atque votis habent.... In hac vero religionis dissensione quam moderatus! quam cautus! ne *dissentientibus sententiis animi dissiderent*, et perturbaretur otium publicum."

1) Sebizius *in des Strasburgischen Gymnasii Jubelfest* 1638. p. 218.

2) Les gravures sur bois de ce Tite-Live se trouvent très-bien conservées dans l'imprimerie de J.-H. Heitz.

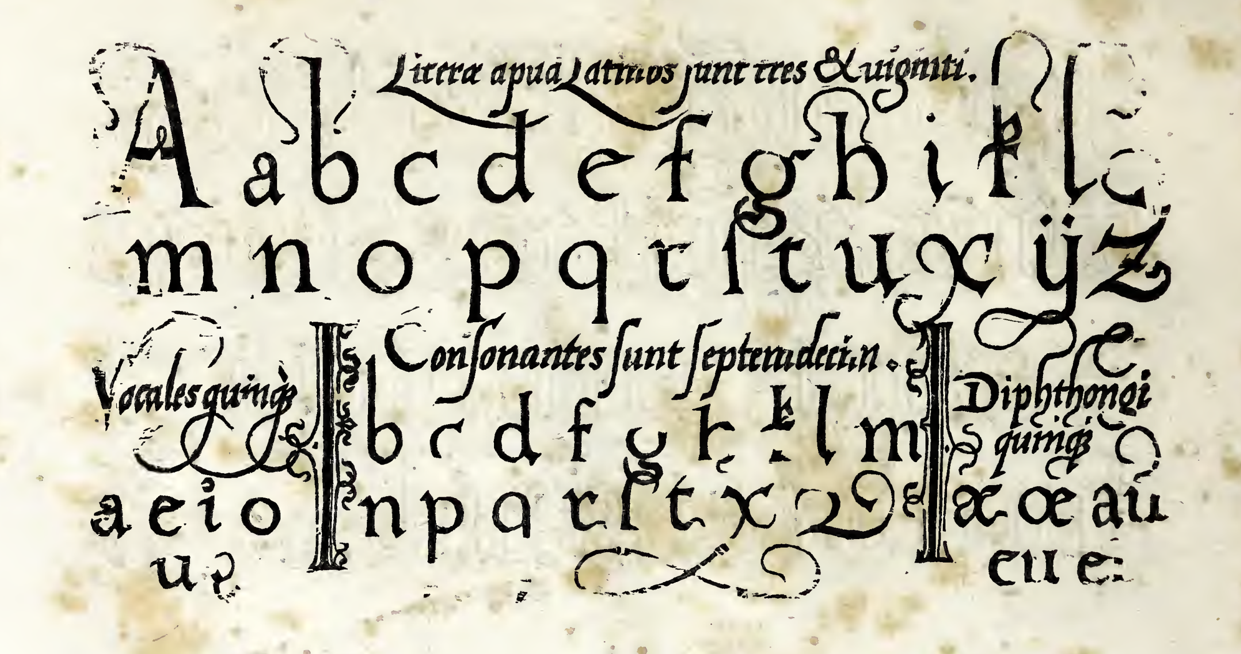
3) Les gravures sur bois tant de la *Bible* de 1603 que de la petite *Bible* de 1625 se trouvent également dans l'imprimerie de J.-H. Heitz.

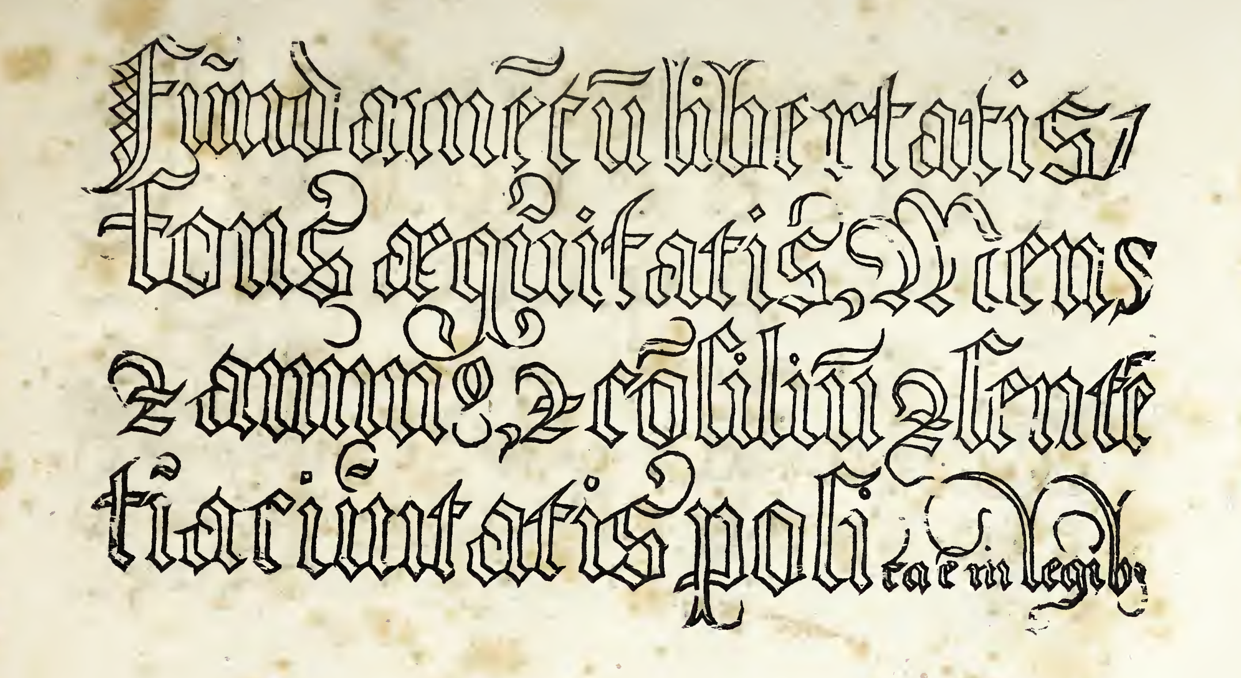
rian. Everard *Zetzner* imprima en 1641 les discours prononcés en 1638 à la fête séculaire du Gymnase de Strasbourg, et les Sermons d'action de grâces que le D. Jean Schmidt avait prononcés pour célébrer l'invention de l'imprimerie faite à Strasbourg en 1440.

Les deux imprimeries de *Heyden* et de *Zetzner*, qui avaient d'abord appartenu aux *Rihel*, n'en formèrent plus qu'une seule qui fut dirigée par *Jean-Henri Heitz*, et c'est sous cette raison que son descendant à la cinquième génération l'a continuée jusqu'à ce jour. C'est de cette même imprimerie que sont sorties les magnifiques éditions des auteurs grecs publiés par *Brunck*, tels que *Sophocle*, *Aristophane*, *Apollonius de Rhode*, et plusieurs tragédies d'*Euripide* et d'*Eschyle* etc.

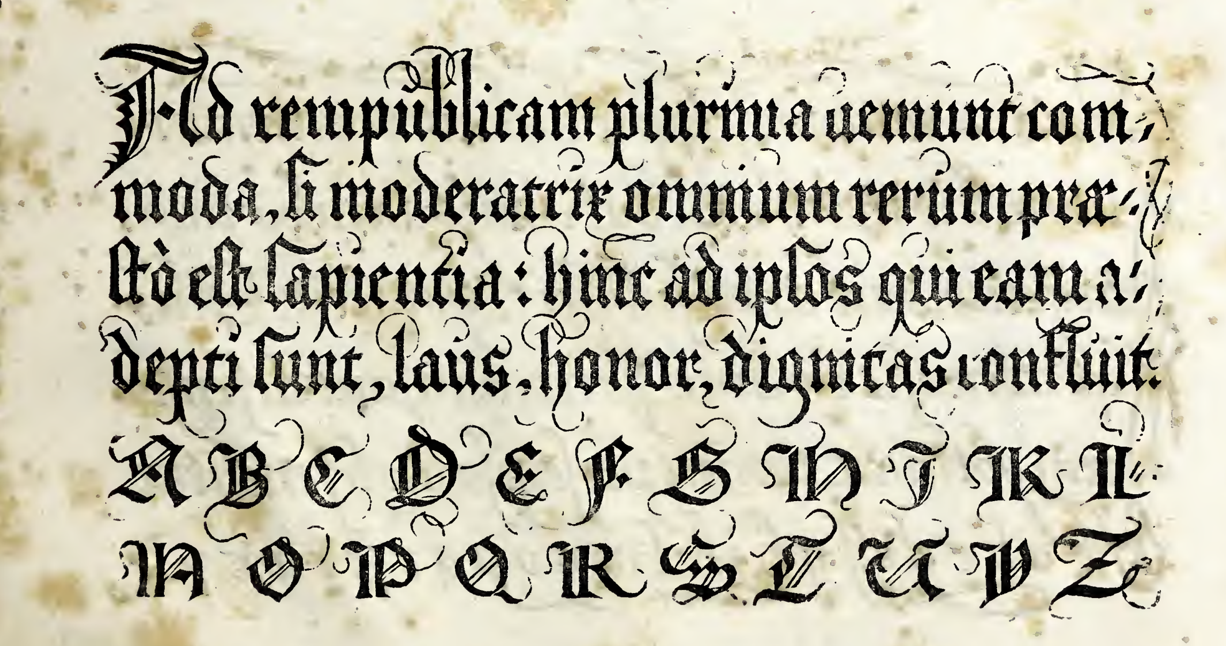
PLANCHES ORIGINALES

GRAVÉES SUR BOIS.

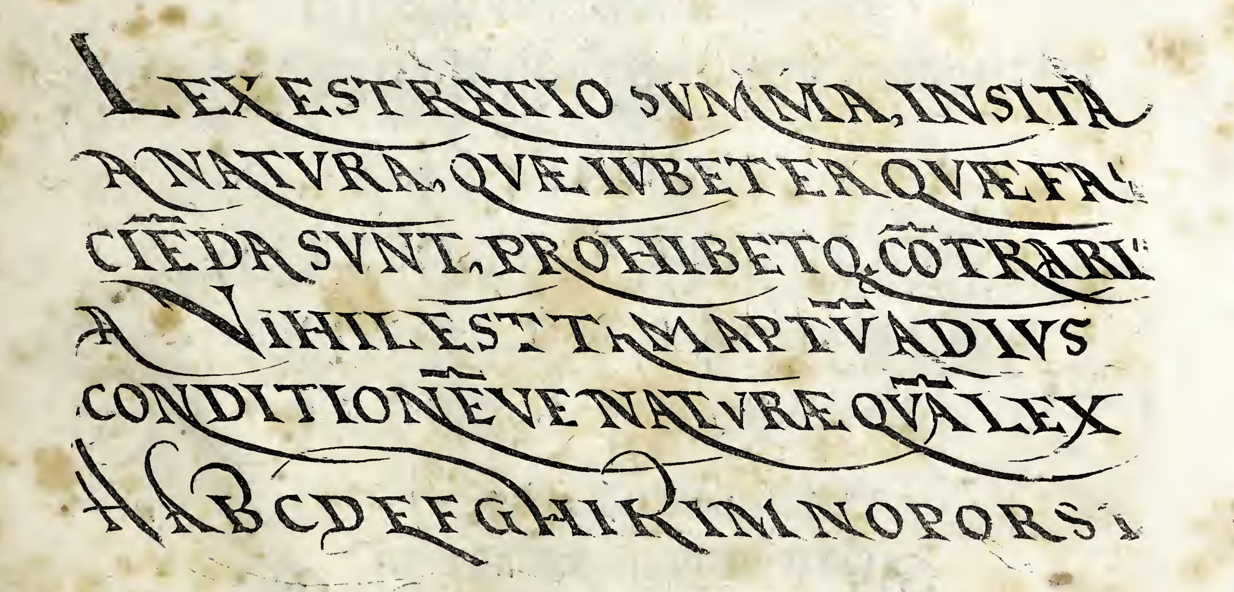

Literæ apud Latinos sunt tres & uiginti.
A a b c d e f g h i k l
m n o p q r s t u x y z
Vocales quinque
a e i o u
Consonantes sunt septemdecim.
b c d f g h k l m
n p q r s t x z
Diphthongi quinque
æ œ au eu ei

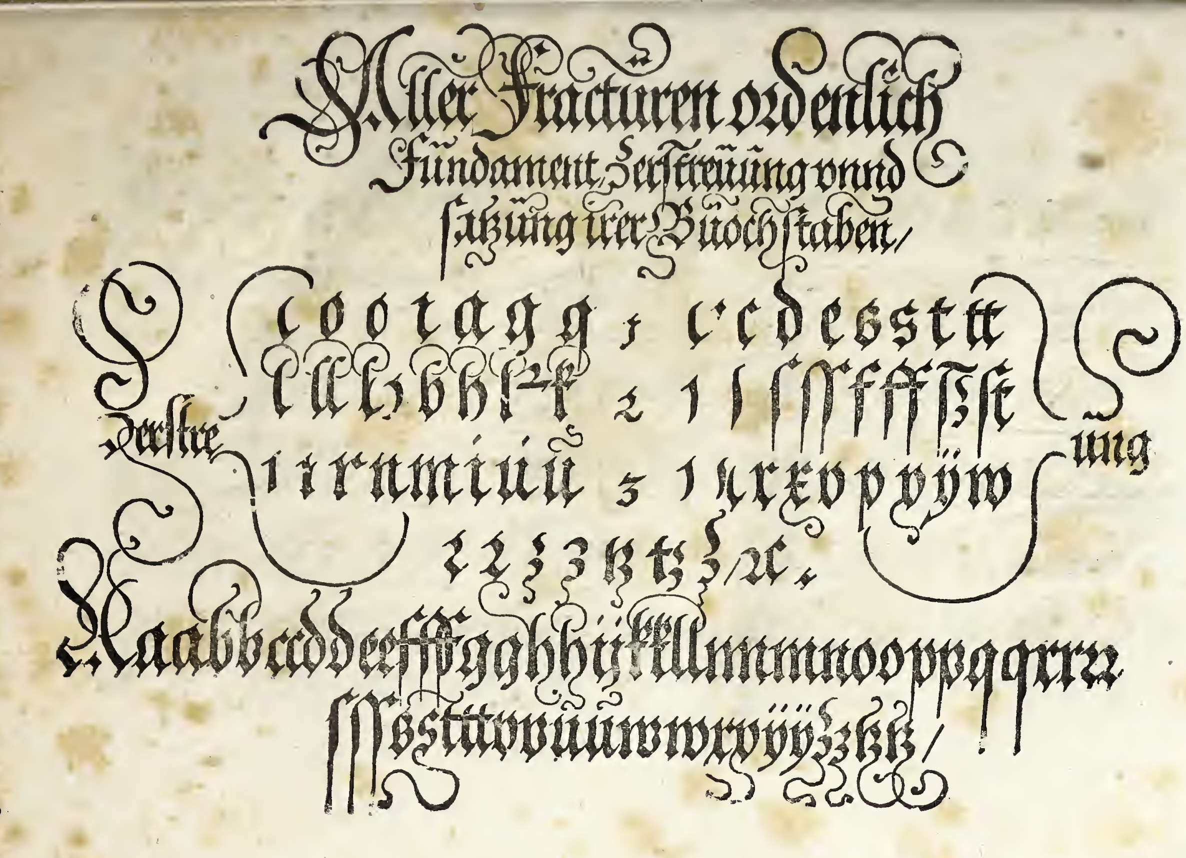


Fundamētū libertatis
fons equitatis. Mens
& animus, & cōsiliū & sente
tia ciuitatis posita ē in legib;


Ad rempublicam plurima ueniunt com-
moda, si moderatrix omnium rerum præ-
stò est sapientia: hinc ad ipsos qui eam a-
depti sunt, laus, honor, dignitas confluit.
A B C D E F G H I K L
M O P Q R S T U V Z

Veritas tantam ſemper habuit potentiam,
ut nullis machinis, aut cuiuſquam hominis
ingenio, aut arte ſubuerti potuerit. Et li-
cet in cauſis nullum patronum, aut defenſo-
rem obtineat, tamen per ſeipſam defenditur.
& a b c d e f g h i k l m n o p q r ß t u x y z


LEX EST RATIO SVMMA, INSITA
A NATVRA, QVE IVBET EA QVÆ FA-
CIĒDA SVNT, PROHIBETQ. CŌTRARI-
A. NIHIL EST TAM APTV̄ AD IVS
CONDITIONĒVE NATVRE QVĀ LEX
A B C D E F G H I K L M N O P Q R S


Aller Fracturen ordenlich
Fundament, Zerstreüung vnnd
satzung irer Buochstaben/

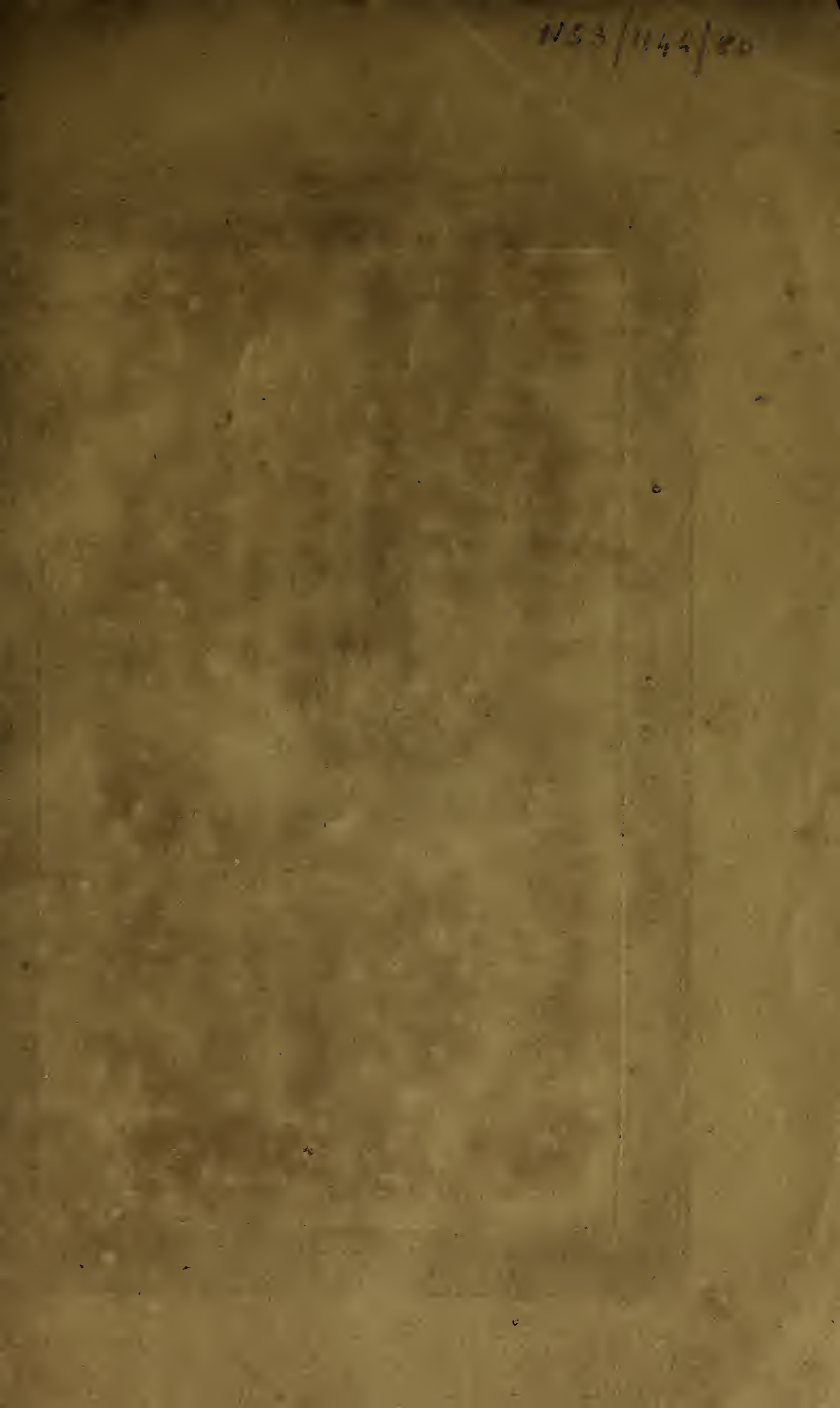
CIVIS EST IS, QVI PATRIAM SVĀ DILIGIT, AC BONO
OĒS SALVOS, INCOLVMESQ. DESIDERAT. CIVEM OPOR
TET ÆQVO, ET PARI CV̄ CIVIBVS IVRE VIVERE, NEQVE
SVBMISSVM, NEQ. ABIECTV̄, NEC SESE EFFERENTĒ TVM
IN REPVBLICA EA VELLE Ō TRĀQVILLA ET HONESTA

A B C D E F G G
H I K L M N O
P Q R S T V X Z

TABLE.

CORRÈCTIONS.

Page.	L.	
5	9	Gutenberg *ajoutez* à Mayence.
10	9	*Justiniani ajoutez* en 1468.
13	12	connaître cet art *ajoutez* voyez M. Koning p. 122.
19	10	l'y adapter *lisez* les y adapter.
19	25	au-dessus *lisez* au-dessous.
20	28	les colonnes imprimées *lisez* les petites colonnes.
23	3	la pierre *ajoutez* fine.
27	14	*Jean lisez* Ives.
27	20	et non en Italie *lisez* et non quelqu'autre en Italie.
30	2	*lisez* en disant p. 137 avec Meermann p. 73.
31	23	Albert *ajoutez* comte.
32	10	de Hollande *lisez* Hollandais.
32	15	p. 22 *lisez* p. 82.
33	20	homme *lisez* gentilhomme.
37	19	p. 52 *ajoutez* et 146.
37	20	*lisez* et ses trois petits-fils.
38	7	ils avaient *lisez* il avait.
41	15	20 lignes *ajoutez* placé au-dessous.
43	3	en 1473 *ajoutez* environ.
44	10	p. 33 *lisez* p. 23.
44	18	*lisez* Bible de Mayence enluminée en 1456.
46	3	*rayez* par là.
49	25	et ou *lisez* ou.
71	6	ces ouvrages n'ont été faits *lisez* cette *Apocalypsis* n'a été faite.
77	14	Martin Schott *lisez* Ce Pierre Schott.
80	11	propriétaires *lisez* possesseurs.
27	note 1	écrit *lisez* imprimé.
27	note 6	1600 *lisez* 1690.
38	note 2	*lisez* In Higdeni chronico.


NS3/1144/80

